Abbé Corentin Parcheminou

En Mission
avec
le Père Maunoir

MONSIEUR de TRÉMARIA

1619-1674

Dessins de L. Le Guennec

Imprimerie de l'Orphelinat Saint-Michel

1937

MONSIEUR DE TRÉMARIA

Abbé Corentin Parcheminou

En Mission
avec
le Père Maunoir

MONSIEUR de TRÉMARIA

1619-1674

Dessins de L. Le Guennec

Imprimerie de l'Orphelinat Saint-Michel

1937

DU MÊME AUTEUR

UNE PAROISSE CORNOUAILLAISE PENDANT LA RÉVOLUTION :
Saint-Nic. Quimper, 1930

UNE PAROISSE FINISTÉRIENNE :
Mahalon. Notice, Quimper, 1931

Meilars-Confort, ses Monuments, son Histoire.
Quimper, 1933

La Révolution au fond du Cap-Sizun. Rennes, 1935

En Vente dans les principales Librairies de Quimper

AVANT-PROPOS

Tous les livres qui nous retracent la physionomie du P. Maunoir et l'histoire des missions bretonnes du XVIIe *siècle, placent Nicolas de Saludem, sieur de Trémaria, parmi les plus fidèles collaborateurs du Vénérable et parmi les meilleurs artisans de la rénovation religieuse dans notre Basse-Bretagne. Mais, préoccupés de montrer ce que fut le maître, ils ont presque toujours laissé le disciple dans l'ombre. Ils ne lui consacrent que quelques lignes, ou bien, s'ils en parlent un peu longuement, c'est de loin en loin : les éléments de de sa biographie sont éparpillés, de telle sorte qu'il est difficile d'en dégager une image à la fois complète et précise.*

J'ai pensé que l'on devait réunir ces éléments et mettre davantage en lumière la vie et l'œuvre de ce gentilhomme-prêtre. D'où ce petit livre. Il n'ajoute rien à l'histoire, ou si peu! Mais s'il fait connaître un peu plus M. de Trémaria à ses compatriotes, s'il les édifie, s'il donne à quelques âmes l'idée de se mettre à l'école de ce missionnaire en suivant la méthode d'oraison qu'il préconisait il y a trois siècles et qui n'a rien perdu de sa simplicité et de son efficacité, il aura atteint son but.

Les renseignements inédits concernant M. de Trémaria avant sa conversion m'ont été gracieusement communiqués par M. Daniel Bernard, vice-président de la Société archéologique du Finistère. Je lui exprime, ici, toute ma reconnaissance.

Pour le reste, j'ai utilisé La vie de M. de Trémaria, *ouvrage manuscrit du P. Maunoir lui-même intitulé « Chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ crucifié dans la vocation, conversion et fidélité constante jusqu'à la mort de M. de Trémaria, prêtre séculier et missionnaire. » Les 14 premiers feuillets se trouvent aux archives départementales, les 25 autres dans la bibliothèque de Kerdanet à Lesneven. Les archives de l'évêché en possèdent une copie complète.*

Le P. Boschet et le P. Séjourné, pour leurs biographies du P. Maunoir, ont largement puisé dans ce manuscrit. Je leur emprunte plusieurs passages, mais je ne crois pas devoir donner chaque fois la référence, d'abord pour ne pas encombrer le bas des pages, ensuite parce que ces auteurs ne font que suivre le P. Maunoir.

C. P.

NIHIL OBSTAT
Quimper, le 28 Février 1937
H. PÉRENNÈS,
Docteur en Théologie,
Censeur

IMPRIMATUR
P. MESSAGER,
Vic. Gén.
Quimper, le 12 Mars 1937

NICOLAS DE SALUDEM

SIEUR DE TRÉMARIA

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Jeunesse

Quand le Père Maunoir frappa pour la première fois à la porte de Kerazan en la paroisse de Cléden-Cap-Sizun, il trouva un manoir sensiblement pareil à celui que nous voyons encore aujourd'hui. Les allées étaient peut-être plus ombreuses, un étang poissonneux étalait ses eaux claires là où n'existe plus qu'un terrain bourbeux recouvert de joncs, et dans les remises brillaient des carrosses qui ont cédé la place actuellement à des outils modernes. La maison aussi a été quelque peu remaniée au début du XVIIIe siècle, mais l'ensemble est le même, les

murs à meurtrières sont toujours debout, la petite chapelle est toujours là, à deux pas du manoir, et il s'élève de Kerazan ce charme pénétrant des vieilles gentilhommières bretonnes, plus sensible encore ici quand on vient de quitter le rude plateau du Cap. Véritable oasis, et n'étaient



Manoir de Kerazan, en Cléden-Cap-Sizun

la crête dénudée de Plogoff devant soi, et le bruit sourd de la mer roulant inlassablement les galets de la côte, on se croirait bien loin de la Pointe du Raz et de la sinistre Baie des Trépassés.

Le Père Maunoir ne fut pas indifférent au calme reposant de cette demeure seigneuriale. Mais autre chose l'amenait à Kerazan : une âme à sauver, celle du seigneur lui-même, Nicolas de Saludem.

Depuis plusieurs siècles déjà, la famille de Saludem habitait Kerazan. Au milieu du chœur de l'église paroissiale de Cléden, on voyait encore, en 1635, une pierre tombale offrant l'effigie d'un chevalier du XIIIe siecle, celle, d'après l'inscription, d'Alain Saludem, *miles*, mort en 1274. C'est tout ce que nous savons de cet aïeul de Nicolas de Saludem, et les autres n'ont pas marqué davantage dans la chronique. Nous savons seulement que tous eurent à cœur d'agrandir leur domaine, si bien qu'au milieu du XVIIe siècle Kerazan était devenu l'une des terres les plus importantes du Cap-Sizun.



Nicolas de Saludem naquit au manoir de Kerazan au mois de mars 1619 et fut baptisé par messire François de Liscoët, chanoine de Cornouaille. Il eut pour parrain Nicolas de Plœuc,

seigneur de Kerharo, et pour marraine Anne de Jégado, dame de Lézongar. Ses parents, Jacques de Saludem et Marguerite de Liscoët n'eurent pas d'autre fils, mais ils eurent six filles dont trois entrèrent en religion.

Quelles furent les premières années de l'héritier de Kerazan? Cette période de sa vie ne nous est connue qu'à travers les allusions qu'y fait le Père Maunoir, ce qui est peu de chose. Nous savons que ses parents, sa mère surtout l'aimèrent tendrement, comme on aime un fils unique et qu'ils l'élevèrent chrétiennement, dans le respect de Dieu et de sa loi. En dehors de la chaude affection familiale, l'enfant noua des amitiés avec les petits paysans de son âge, il prit part à leurs ébats et apprit d'eux à parler la langue bretonne. Vers l'âge de huit ans il quitta le manoir paternel pour aller suivre les cours de quelque collège, à Quimper peut-être où M. de Kerazan possédait une maison sise en la rue aux Etaux.

Le régime des collèges était alors bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Tous les élèves étaient externes et prenaient pension en ville comme le font les étudiants modernes de

nos universités. On voit tous les inconvénients d'une telle situation pour de jeunes enfants, lorsque leurs hôtes ne se préoccupaient pas de les surveiller de près, en l'absence des parents. Est-ce dès ce moment que Nicolas de Saludem oublia les bonnes leçons de sa mère en fréquentant de mauvais camarades? Est-ce plus tard? Toujours est-il que de bonne heure sa foi se relâcha et s'il ne la perdit pas tout à fait il n'en suivit plus les prescriptions. L'ardeur de la jeunesse, sa soif de jouissance, les mauvaises fréquentations, l'absence de sa mère, tout contribua à lui faire mener une vie dissipée, et de chute en chute il en vint à vivre dans la débauche.

Pendant ce temps, ses sœurs quittaient Kerazan l'une après l'autre. Hélène fit profession en 1631 au couvent des Dames Ursulines de Quimper. Marguerite entra chez les Bénédictines du Calvaire de Quimper en 1635. Gilette Corentine devint ursuline à Lannion. Deux autres sœurs, Bonaventure et Suzanne, se marièrent, la première en 1633 à Guillaume de Tréanna, seigneur de Lanvillio, la seconde en 1639 à Yves du Marc'hallac'h, sieur de Tréou-

ron. Une seule, Marie Guyonne, resta à la maison avec ses parents.

*
* *

A l'âge de 25 ans, Nicolas de Saludem acheta la charge de conseiller au Parlement de Bretagne à messire Jean du Han pour la somme de 80.000 livres. Le roi à qui le candidat parut être « de bonne vie, mœurs, religion catholique, apostolique et romaine » lui délivra des lettres patentes le 21 novembre 1644 l'autorisant à prendre cette charge et à jouir des privilèges qui y étaient attachés. Il fut reçu solennellement le 21 Juillet 1645.

A Rennes, le jeune conseiller qui habitait la paroisse de Toussaint ne tardait pas à faire la connaissance d'une jeune fille de 22 ans, Lucrèce Simon, fille de nobles gens Pierre Simon et Patrice Mellet, sieur et dame de la Vareine. Il s'en éprit aussitôt et l'épousa. Le mariage eut lieu à Rennes en l'église Saint-Germain le 10 Janvier 1646. Chose curieuse, personne de la famille de Nicolas n'y assista. Peu après, cependant, les jeunes époux quittèrent Rennes pour

venir demeurer au manoir de Kerazan et là, le 30 Septembre 1646, Lucrèce donnait le jour à deux jumeaux, Jacques et Corentine, qui reçurent le baptême à Cléden. Jacques fut tenu sur les fonts baptismaux par son grand-père, Jacques de Saludem, seigneur de Kerazan, et par Anne Simon, sœur de Lucrèce. Corentine le fut par messire Tanguy Licorne, prêtre, et par sa tante, Gilette Corentine de Saludem.

Le bonheur fut de courte durée. Bientôt Lucrèce mourut et Nicolas épousa en secondes noces le 25 janvier 1651, à Quimper, une jeune veuve, Marguerite Du Val qui avait, elle aussi, deux enfants de son premier mariage avec Hervé Glémarec, juge au siège présidial de Quimper.

L'union fut encore plus courte que la précédente : Marguerite Du Val mourut onze mois après, ne laissant pas d'enfant de son second mariage.

Son veuvage n'empêcha pas le jeune seigneur de mener la vie à grandes guides. Il emprunte de l'argent par milliers de livres. Sur les entrefaites, son père mourut et dès lors, comme il avait été statué en 1646, la moitié des héritages revint aux enfants. Sur cette moitié,

le fils reçut les deux tiers, avec le manoir de Kerazan, mais avec la charge de payer quelques fondations à Cléden et à Lochrist en Beuzec-Cap-Sizun. Dans cette dernière paroisse, il possédait aussi la terre et le manoir nobles de Trémaria dont il portait d'ailleurs le nom : Nicolas de Saludem, sieur de Trémaria. C'est ce nom qu'il porta toujours, même après être entré en possession du manoir de Kerazan, et c'est ainsi que nous l'appellerons désormais.



A la mort de son mari, Jacques de Saludem, la bonne dame de Kerazan, Marguerite de Liscoët, désolée de voir son fils continuer à vivre en dehors des lois divines, et désespérant de le voir revenir à la foi de son enfance, ne voulut plus demeurer sous son toit et se retira en la Terre au Duc à Quimper, au couvent des Ursulines dont sa fille Hélène était la Supérieure sous le nom d'Hélène de la Résurrection. Là, pensait-elle, elle vaquerait mieux à la prière et elle pourrait pleurer plus librement sur son fils bien-aimé. Peut-être se laisserait-il attendrir quel-

que jour. Peut-être la grâce de Dieu se ferait-elle si pressante qu'elle le bouleverserait avant qu'il ne tombe dans l'abîme vers lequel il se précipitait. Peut-être les larmes et les prières de la nouvelle Monique engendreraient-elles un nouvel Augustin...

CHAPITRE II

Dans l'Attente

Depuis de longues années, Madame de Kerazan priait et faisait prier pour la conversion de son fils. Elle le recommandait aux prêtres, aux religieux, le mettait en relation et même en contact avec eux en les recevant le plus possible dans son manoir. L'œuvre des Missions Bretonnes allait lui donner l'occasion d'accueillir le plus illustre d'entre eux, le Père Julien Maunoir lui-même, l'émule et le continuateur de Michel Le Nobletz, et lui permettre d'atteindre deux buts à la fois : l'évangélisation des paroisses de Cléden et de Plogoff et la conversion de son propre fils.

Ayant ouï parler des merveilles opérées par

les prédications du Père Maunoir et de son compagnon, le Père Bernard, elle pria instamment le nouvel Évêque de Quimper, Mgr du Louët, d'envoyer ces deux missionnaires dans le Cap-Sizun qui croupissait, dit-on, dans une ignorance religieuse presque absolue, sous la gouverne de prêtres négligents et cupides. A Cléden, par exemple, on savait si peu se confesser, que les pénitents disaient naïvement aux Pères qui les interrogeaient sur leurs fautes : «Vous êtes bien curieux, vous autres : vous en voulez trop savoir. Que ne faites-vous comme nos prêtres ? Ils ne nous demandent qu'une chose : Savez-vous votre religion ? Savez-vous vos prières ? Sur notre réponse affirmative, ils nous enjoignent de dire pour pénitence cinq *Pater* et cinq *Ave* et nous donnent l'absolution. Pourquoi exiger davantage ? » (1).

Les paroissiens de Plogoff n'étaient pas mieux instruits. Quand on leur faisait remarquer que le dimanche est le jour du Seigneur et que ce jour on ne doit pas travailler, ils ré-

1. — *Journal latin des Missions*, par le P. Maunoir, ad ann. 1643; p. 116.

pondaient : « Ne faut-il pas manger le dimanche comme les autres jours ? »

A l'ignorance religieuse s'ajoutaient d'autres désordres comme les danses nocturnes dans les chapelles de la côte et surtout des superstitions grossières et innombrables dont on retrouvait encore des traces il n'y a pas si longtemps : « Des femmes détachaient des murailles des chapelles les images des saints et les menaçaient des traitements les plus odieux si leurs maris ou leurs enfants alors sur mer ne leur étaient promptement rendus. Ce retour se faisait-il attendre, les menaces étaient exécutées. Les saintes images étaient placées dans l'eau ou même flagellées au milieu des plus indignes outrages. D'autres balayaient avec soin la chapelle la plus plus voisine de leur demeure, en recueillaient la poussière et la jetaient en l'air, pour que le vent devînt propice aux barques des pêcheurs.

La mort avait-elle frappé un membre de la famille, aussitôt tous les vases de la maison qui renfermaient de l'eau étaient mis à sec ; sans cette précaution, l'âme du défunt s'y serait infailliblement noyée. Ailleurs on jetait dans les champs un trépied ou un couteau à la pointe

recourbée : c'était le moyen de préserver de la dent du loup le bétail égaré dans la campagne.

A l'apparition de la nouvelle lune, les habitants tombaient à genoux devant elle et récitaient un *Pater* en son honneur. La veille de la Saint-Jean-Baptiste, près des feux qu'on allume ce jour-là, chaque famille plaçait des pierres destinées à servir de siège aux âmes des ancêtres et à leur permettre de se chauffer à l'aise.

Le premier jour de l'an, on offrait à la fontaine ou aux puits du village un morceau de pain couvert de beurre. Le même jour encore, on jetait dans l'eau de ces fontaines autant de morceaux de pain qu'il y avait de membres dans la famille. S'ils flottaient de telle ou telle manière, on en concluait à la mort certaine, cette année-là, de telle ou telle personne.

C'était une croyance générale que Dieu avait fait le seigle et le froment, tandis que le blé noir ou sarrasin était l'œuvre du diable. La récolte du blé noir une fois terminée, on en jetait plusieurs poignées dans les fossés qui bordent les champs où il avait mûri, pour en faire un sacrifice au démon lui-même. Au lendemain de son mariage, la jeune fille recevait une cri-

blée de blé noir qu'elle répandait à terre par-dessus son épaule.

Les pauvres villageois étaient persuadés, si leurs bêtes étaient malades, que l'âme de leur grand-père ou d'un autre parent les avait frappées. Mais pour apaiser cette âme, il était nécessaire, croyaient-ils, de lui payer, et libéralement, neuf messes consécutives. Ces neuf jours écoulés, le malheureux campagnard apprenait que l'âme du grand-père était apaisée, mais pour prévenir le courroux de l'âme de la grand'mère, il ne lui restait plus d'autre moyen que de faire dire encore neuf autres messes, payées comme les premières avec une grande générosité.

Plusieurs prêtres avaient acquis, grâce à de faux exorcismes empruntés à la magie, une véritable habileté et prétendaient pouvoir guérir toute sorte de maladies. Leur crédit était même devenu si considérable, que de tous côtés on venait les consulter comme des oracles. Un livre entier, écrit le Vénérable Père Maunoir, ne suffirait pas pour décrire les pactes et les sortilèges inspirés par l'enfer à ce peuple ignorant... » (1)

---

1. — Père Séjourné *Histoire de Julien Maunoir*, I, p. 188.

Malgré tous ces obstacles, les missions de Plogoff et de Cléden remportèrent le plus franc succès. Les prêtres furent les premiers à reconnaître leur coupable négligence. Les fidèles suivirent l'exemple de leurs pasteurs. Les confessions générales furent innombrables et les missions se terminèrent dans la ferveur. Deux femmes sentirent d'une manière plus particulière la grâce de Dieu. L'une d'elles, poussée au désespoir, avait résolu d'en finir avec la vie. Elle se dirigeait vers la mer pour exécuter son projet quand elle entend marcher derrière elle. Elle se détourne, voit un jeune homme resplendissant de lumière, est si saisie qu'elle tombe évanouie. Quand elle revient à elle, son cœur est bouleversé, elle voit sa faute et recourt au plus tôt au sacrement de Pénitence qui lui rend la paix et la joie.

L'autre, succombant sous le poids de la misère, eut la même tentation : se précipiter du haut de la falaise dans la mer. « Elle se met en route pour accomplir son funeste dessein. Une voix retentit à ses oreilles et prononce distinctement ces mots : « Retourne en arrière ». Frappée de stupeur, elle s'évanouit. Quand elle se relève,

elle regagne sa chaumière. Mais la fatale tentation revient encore. Cinq fois elle y cède, cinq fois la voix mystérieuse la rappelle à son devoir. Vaincue une dernière fois, elle reprend le chemin de la mer, monte sur un rocher, et va se précipiter au fond de la mer, quand la voix divine l'arrête encore. Elle l'écoute, vient se confesser et est délivrée de ses cruelles angoisses.

Dans ces deux paroisses de Plogoff et de Cléden, les Pères, dit le Vénérable, excitèrent à ce point non seulement la bienveillance, mais encore la vénération même des paroissiens, qu'ils tombaient à genoux sur leur passage en leur demandant leur bénédiction. Une classe d'hommes cependant faisait exception aux sentiments de la foule. C'était celle des débitants de boissons. Ils poursuivaient les Pères d'un regard menaçant et courroucé : ils se sentaient profondément atteints dans leurs espérances de bonne fortune. (1)»

Un autre encore, et non des moindres,

1. — Père Séjourné, *Op. cit.* I, p. 190.

jeune, influent, riche, gentilhomme par surcroît, fit exception : M. de Trémaria.

Marguerite de Liscoët obligeait les Pères à loger au manoir de Kerazan, dans l'espoir que son fils consentirait à entendre le P. Maunoir et à s'entretenir avec lui. Et en effet, plusieurs fois, M. de Trémaria avait entendu le P. Maunoir, plusieurs fois le Vénérable l'avait entretenu, mais toujours sans résultat pour le salut de son âme.

Cela se passait au mois de Juillet 1643. Sans se laisser décourager, Madame de Kerazan qui avait d'autre part été témoin des effets prodigieux de la mission, fit revenir les mêmes Pères dés l'année suivante pour renouveler leurs instructions. Ils revinrent encore à la fin de 1648, s'installèrent comme d'habitude à Kerazan et rayonnèrent à Goulien, à Plogoff et à Cléden.

S'il n'eut pas encore la joie de convertir M. de Trémaria, le P. Maunoir eut du moins la consolation de constater que les populations qu'il avait naguère évangélisées étaient demeurées fidèles à leurs devoirs religieux : « Pouvions-nous taire notre bonheur, écrit-il, quand nous retrouvions les mêmes hommes professant aujour-

d'hui pour les fautes les plus légères plus d'horreur qu'ils n'en avaient autrefois pour les plus grands crimes ? Avant la mission ils offensaient Dieu mortellement plus de vingt fois par heure, et aujourd'hui, après une année écoulée depuis leur dernière confession générale, ils n'ont plus à nous accuser que des fautes qui sont à peine matière suffisante du sacrement de Pénitence. Cette grande pureté d'âme, ils l'attribuaient à l'habitude qu'ils avaient prise de se frapper la poitrine, ou même, quand ils étaient seuls, de baiser la terre dès qu'une parole ou un acte quelque peu répréhensible leur avait échappé. C'était leur manière d'exprimer leur repentir. »

Le Père Maunoir croyait, lui, que cette délicatesse et ce changement provenaient de leur ardeur à écouter la parole de Dieu. Ils apprenaient ainsi la grièveté réelle du péché et prenaient les remèdes propres à l'éviter. Ils disaient au Père : « Quand vous prolongeriez votre sermon depuis le matin jusqu'au soir, nous vous entendrions toujours avec plaisir. » Et de fait, ajoute le Vénérable, je ne faisais presque aucun discours sans qu'ils ne l'interrompissent, et souvent par leurs larmes. Quand j'étais descendu de chaire

ils venaient à moi et me disaient : « Père, que Dieu vous bénisse, qu'il bénisse la mère qui vous a mis au monde, qu'il bénisse le tombeau où un jour reposera votre tête. »

« C'est ce désir d'entendre la parole de Dieu qui, à notre départ, les porte à nous suivre dans les autres paroisses, où ils restent près de nous souvent pendant des mois entiers. »

« Aussi, écrit encore le Père Maunoir, disait-on quelquefois sous forme d'aimable plaisanterie: « Mais ces Pères sont donc des enchanteurs pour entraîner ainsi les foules après eux! »

M. de Trémaria, seul, ne subissait toujours pas l'enchantement.

CHAPITRE III

La Conversion

Quelques années se passent. M. de Trémaria est veuf pour la seconde fois et il s'apprête à contracter une troisième union. Il est plus loin que jamais de Dieu et de la pensée de son salut. Les frivolités et les plaisirs l'enlacent et le mènent. Il s'y plonge éperdument jusqu'à en avoir le dégoût, et certain soir du printemps de 1655, comme il arrive parfois aux voluptueux, une tristesse profonde l'envahit tout à coup, la vie qui ne lui a pas donné le bonheur, même parmi les plaisirs les plus désirés, ne lui paraît plus valoir d'être vécue. Et puis cette voix de la conscience qui le poursuit sans trêve, les reproches douloureux de sa mère qui remontent en lui, les paroles du missionnaire qu'il entend

encore bourdonner à ses oreilles, pourquoi les subir davantage ? Il y a un moyen bien simple d'en finir, et advienne que pourra : une arme est sur sa table. Il se tuera.

C'est là que Dieu l'attendait. Au moment même où, prenant l'arme, il la dirigeait contre lui, une voix qui partait du crucifix posé sur sa table lui cria : « Frappe ! Frappe ! » Il leva les yeux avec angoisse vers le crucifix qui lui parlait et il demeura si confondu que l'arme lui tomba des mains. En un instant son cœur fut changé, et comme St Paul terrassé sur le chemin de Damas, il s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

On était alors dans le temps du Carême. Le Père Maunoir prêchait la mission à Plogastel-Saint-Germain, à Pouldreuzic et à Plovan. Apprenant qu'à Cléden-Cap-Sizun il n'y avait pas de prédicateur, il eut l'idée subite de s'y rendre lui-même et de laisser ses aides continuer la mission du pays Bigouden. Par la même occasion, il verrait Plogoff et se rendrait compte si les missions de 1648 continuaient à porter leurs fruits. Il demanda donc l'hospitalité à M. de Trémaria comme il le faisait auparavant à sa

mère, d'autant plus volontiers que Kerazan se trouvait à mi-route entre les deux bourgs, ce qui lui facilitait la besogne.

«St Paul, nous dit le Père Maunoir, ayant été touché au fond du cœur du désir de faire la volonté de Dieu par la voix céleste qu'il avait entendue, on le conduisit en la ville de Damas. Y ayant demeuré trois jours, un certain disciple de Jésus-Christ nommé Ananias fut averti par voix divine de faire visite à St Paul, l'assurant qu'il l'avait choisi pour porter son nom aux Gentils et aux Israélites. Ananias le baptisa et le laissa avec des disciples de Notre-Seigneur avec lesquels ayant conféré quelques jours il alla prêcher d'un côté et d'autre que Jésus est le vrai fils de Dieu. Voici l'image de la conversion de notre converti. Encore que Saul fut converti, il fut aveugle trois jours durant, mais à l'arrivée d'Ananias il recouvra la vue et connut clairement la volonté de Dieu qui était de prêcher Jésus-Christ. Encore que M. de Trémaria eut été ébranlé de la voix du crucifix et se sentit déterminé de changer de vie, il ne savait à quel emploi Dieu l'emploierait, mais il plut à la divine bonté lui dessiller les yeux à l'arrivée du

Père Jésuite qui ne savait rien de ce qui s'était passé et ignorait le changement du cœur de son hôte. » (1)

M. de Trémaria accueillit, en effet, le P. Maunoir, avec joie sans doute, mais sans lui rien découvrir de ce qui se passait dans son âme. Et voici que le Vénérable, quelques heures à peine après son arrivée à Kerazan, se prit à réfléchir sur l'isolement où il était depuis la disparition du P. Bernard son fidèle compagnon, mort l'année précédente, et sur l'immense labeur des missions, l'opulente moisson à récolter s'il y avait des ouvriers. Sa pensée revint au gentilhomme qui l'avait reçu dans sa maison. « M. de Trémaria, se dit-il, est libre. Il est veuf pour la seconde fois. Il a vendu son office de conseiller au Parlement. Rien ne le retient si ce n'est sa vie dissipée. S'il voulait... » Peu à peu sa songerie devint une prière ardente, et il soupira : « Mon Seigneur, si M. de Trémaria était touché de Dieu de se rendre d'église et de venir en mission avec moi, quel bonheur ! Par son exemple et ses biens tem-

1. — *Vie manuscrite.*

porels il contribuerait beaucoup à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Bonté divine, que votre esprit est doux, vous écoutez les désirs des pauvres ! »

La prière du « pauvre » allait être exaucée aussitôt. La nuit suivante, le nouveau converti se coucha sans avoir encore rien révélé, mais bien décidé à être désormais tout à Dieu. Pendant son sommeil il eut un rêve étrange : Il vit le Père Maunoir sortir de la maison, sac au dos, bâton à la main, pour aller en mission. En même temps il se sentit poussé à le suivre. Il se lève, toujours en rêve, il court après lui. Mais comme il arrive à la porte du manoir, deux monstres armés de massues se jettent sur lui en hurlant : « Arrête, arrête, tu es à nous ». En même temps un ange le prend par les cheveux et le transporte par-dessus les deux démons pour le mettre en compagnie du Père.

Au réveil, le lendemain matin, il repassa dans sa mémoire ce rêve où la grâce de Dieu lui avait fait franchir tous les obstacles et où il s'était vu avec le Père Maunoir, sac au dos et bâton à la main, cheminant sur les routes de Bretagne. C'était la réponse du Ciel. Il se lève, résolu,

mais sans rien dire encore, et accompagne le Vénérable jusqu'à Plogoff dont il était seigneur comme de Cléden. Il assiste aux catéchismes, prend un plaisir extrême aux explications du Père, aux réponses des enfants, et au chant des cantiques spirituels. Après cela, le sermon lui «pénétra le cœur».

Après dîner, il jugea que le moment était venu de dévoiler son secret. Il prit le Père à l'écart, lui confessa son dégoût des vanités du siècle, son désir de le suivre, de l'accompagner en mission et de mener la même vie de prière et de sacrifice que lui. Tandis qu'autour d'eux les bourgeons éclataient dans la splendeur du printemps, le Père Maunoir sentit monter en lui une joie indicible. Il s'écria : « C'est la réponse à la prière que j'adressais hier au Ciel et dont je n'avais pas osé vous parler,

— Qu'à Dieu ne plaise ! répliqua M. de Trémaria, je suis tout résolu, mon Père, à obéir à cette vocation de la manière que vous jugerez la plus utile à la gloire de Dieu. »

Le Vénérable tressaillit de bonheur.

— « S'il en ainsi, dit-il, vous n'avez qu'une chose à faire. Quittez Sodome et Gomorrhe,

dites adieu à vos parents, amis et connaissances et retirez-vous à Ségor, c'est-à-dire au loin, à l'abri des occasions dangereuses, car la grâce du Saint-Esprit n'admet ni délai, ni remise. »

C'était bien l'avis de M. de Trémaria. Il fut convenu qu'il irait à Paris et qu'il y prendrait un directeur parmi les Jésuites de Saint-Louis. Aussitôt il se prépare au voyage. Les fêtes de Pâques terminées, il confie ses deux enfants âgés de huit ans, à sa sœur Marguerite de Kerazan, religieuse bénédictine à Quimper, et après avoir reçu la bénédiction de sa mère qui ose à peine croire à tant de bonheur et qui répand cette fois des larmes de joie bien douces à ses yeux brûlés par les pleurs amers de ces longues années de chagrin, il se rend à Paris.

CHAPITRE IV

A Paris

Son premier soin, en arrivant dans la capitale, fut de vendre son carrosse et ses chevaux et d'en consacrer le prix aux missions de Basse-Bretagne. Puis, libre de tous les embarras du siècle, il s'enquit de la rue Coupeaux, au faubourg Saint Marcel, où plusieurs jeunes gens demeuraient ensemble pour se disposer à la vocation où Dieu les appellerait.

Le Père Bagot, Jésuite, directeur depuis 1646 de la congrégation de Notre-Dame de Clermont, avait soin de leurs âmes à tous. C'est lui aussi que choisit M. de Trémaria pour directeur de conscience avec l'intention bien nette de suivre en tout sa direction et de lui obéir en tout. C'était une célébrité que ce Jésuite, dans le

Paris d'alors. « Jésuite renommé pour son grand savoir et sa haute piété », dira de lui un des informateurs secrets de Colbert. Un de ses anciens dirigés, le Père Jean Jogues, celui dont Pie XI a fait un saint, venait de mourir héroïquement au Canada, martyr des Iroquois; le prestige du pénitent rejaillissait sur l'ancien confesseur. On savait qu'un instant le Père Bagot avait été chargé de la concience de Louis XIV enfant, mais qu'il s'était hâté de se démettre; et l'on relatait de lui ce pittoresque propos : « Si l'on veut vous faire entrer à la Cour par la porte, sauvez-vous-en par les fenêtres. » (1)

C'était bien l'homme qu'il fallait à M. de Trémaria pour mettre de l'ordre dans sa conscience et des ruines du passé créer en lui une âme nouvelle.

Il passait beaucoup de temps parmi les jeunes gens de la rue Coupeaux et laissait d'ailleurs à leur initiative l'organisation de leur vie. Leurs heures de prières, et de méditations, et d'agapes frugales, étaient précisées dans un règlement dont ils étaient eux-mêmes les auteurs. « Le

---

1. — Georges Goyau. *Les prêtres des missions étrangères*, p. 15.

seul amour de Dieu et de son Immaculée Mère, écrit l'un d'entre eux, était le Supérieur de la maison, il en était la règle, il en faisait toutes les lois. » (1)

M. de Trémaria résolut de garder en ce lieu un grand silence et une sévère solitude pour ne penser qu'à Dieu et au salut de son âme. Un répétiteur venait tous les jours lui donner une leçon de théologie en vue des ordres qu'il voulait recevoir pour être un jour missionnaire. Et ainsi, dans le travail et l'oraison, une âme d'apôtre se formait en lui.

A propos d'oraison, il eut dès son arrivée une surprise plaisante. Ses confrères s'assemblaient tous les jours dans une salle pour y faire l'oraison mentale. Il suivit le mouvement, entra dans la salle et attendit. Au bout de quelque temps il s'étonne de voir ses amis demeurer immobiles et silencieux : « Mais qu'est-ce qu'on fait ici? se dit-il; à quoi passent-ils leur temps? Voilà des messieurs qui n'ont ni chapelets, ni livres, quelles prières mystérieuses font-ils? »

---

1. — Georges Goyau. *Op. Cit*, p. 16.

Il s'agenouille comme tout le monde et regarde autour de lui. Et voici que ses yeux tombent sur un tableau représentant Jésus crucifié. Il le contemple avec amour, voit la plaie du côté du Sauveur vers laquelle il se sent, soudain, doucement et fortement porté. Il y entre en esprit. Il a découvert ce qu'est l'oraison. Cette plaie fut l'école où il apprit en peu de temps plus que les livres n'auraient pu lui enseigner. L'heure d'oraison lui sembla n'avoir duré que quelques minutes.

C'est l'époque où St Jean Eudes propageait la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, où le P. Huby, Jésuite, popularisait ce culte en Bretagne, où d'humbles filles, comme cette « bonne Armelle Nicolas, » le pratiquaient ainsi : « Je me trouvai, disait-elle à une confidente, dans le Cœur Sacré de Jésus, avec tant d'amour, de gloire et de liberté, que je ne pouvais le comprendre. Je voyais ce divin Cœur d'une si grande étendue que mille mondes entiers n'eussent pas été suffisants pour le remplir ;je voyais, de plus, que ceux qui se logent dedans par amour, jouissent de la vraie et entière liberté et d'une paix admirable. » — « Cherchez-moi, disait-elle

encore, dans le Cœur de Jésus; c'est là que j'habite, et le jour et la nuit, c'est mon asile et mon lieu de refuge contre mes ennemis. » (1)

Ce sont presque les paroles de M. de Trémaria qui avait choisi « dans la sainte plaie un domicile pour sa mémoire, un autre pour son entendement et un troisième pour sa volonté. » Et plus tard, peu avant de mourir, il dira au P. Maunoir : « Mon âme demeura toujours dans ce saint asile avec toutes ses puissances. Sans effort ni peine, Dieu m'y verse ses rayons de lumière et d'amour d'une manière ineffable. »

A quelque temps de sa première oraison dans la maison de la rue Coupeaux, le Père Bagot vint voir son novice et lui demanda quelle règle il suivait dans son oraison. M. de Trémaria répondit qu'il n'en connaissait aucune. Le Père insista : « Mais n'allez-vous pas à l'oraison ?

— J'y vais comme les autres, à l'heure assignée.

— A quoi passez-vous donc le temps ? »

Il raconta sa surprise du premier jour et

1. — Marthe Le Berre. *Journal La Croix* 3 Juin 1936.

comment le tableau de Jésus en Croix l'avait tant attiré :

« Je fus porté d'un attrait très suave et très efficace à faire entrer mon âme dans le saint côté ouvert de mon Sauveur, me mettant à couvert en ce lieu. Devant mes yeux apparurent la gravité et la multitude de mes péchés, la vanité du monde et la brièveté des plaisirs. Je me sens abîmer dans une mer d'amertume d'avoir offensé un Dieu si bon et si aimable. Je m'étonne de ce qu'il a daigné avoir pitié d'un malheureux comme moi. Je l'adore, je le remercie, je m'abandonne à sa conduite, mon âme demeure dans un repos d'où j'aurais bien de la peine à sortir quand tous les biens périssables du monde m'en voudraient retirer, si grand est l'effet de la grâce que je ressens dans ce lieu de refuge. »

— Monsieur, c'est très bien ainsi, lui dit le Père Bagot. Ne cherchez pas d'autre règle. Vous avez un bon directeur intérieur, suivez-le dans ce sacré côté ouvert. »

M. de Trémaria l'écouta si bien qu'il but à longs traits dans cette fontaine de vie et que dans son cœur embrasé d'amour se consuma

tout ce qu'il y avait encore de terrestre. N'eût été le soin de ses enfants, il aurait désiré quitter tout, renoncer à sa fortune pour prêcher et imiter la pauvreté du Christ.

Son esprit de pénitence égalait sa ferveur. Il aurait voulu se montrer dans tout Paris couvert d'une robe de dérision pour s'offrir aux brocards et aux injures de la foule, comme un autre gentilhomme de ses compagnons, Pierre Lambert de la Motte, l'avait fait à Caen et à Rennes, pour racheter les mauvais exemples qu'il avait donnés. Mais le Père Bagot ne le lui permit pas. Alors pour châtier son corps qu'il s'accusait d'avoir trop dorloté, il se revêtit d'un rude cilice qu'il portait jour et nuit. Les grands froids de l'hiver ne le décidèrent jamais à faire du feu et pourtant l'hiver de 1655-1656 fut extrêmement rigoureux.

Ceux qui ont vécu avec lui dans la maison de la rue Coupeaux pendant les treize mois qu'il y passa, ont attesté, raconte le Père Maunoir, qu'il se priva tout ce temps de récréation et garda un silence perpétuel. S'il sortait, ce n'était que pour aller à la messe et se rendre

une fois par semaine à la Congrégation du collège de Clermont.

Tous ces témoignages de haute vertu mettaient la joie au cœur du Père Maunoir qui entretenait avec M. de Trémaria des relations suivies.

Une telle préparation qui n'avait été qu'une longue retraite lui permit au bout d'un an de recevoir les ordres sacrés. Le pape Alexandre VII avait donné les dispenses voulues, et Nicolas de Saludem, seigneur de Kerazan et de Trémaria, monta à l'autel pour la première fois en Mai ou Juin 1656.

CHAPITRE V

La Vocation Missionnaire

Le P. Maunoir avait pu croire à certain moment que son converti ne lui reviendrait pas, et que son désir de l'avoir pour compagnon de mission en Basse-Bretagne n'était qu'un beau rêve.

En effet, comme il arrive souvent aux jeunes lévites, au courant ou à la fin de leurs années de Séminaire, en scrutant mieux leur vocation, M. de Trémaria à la fin de son année d'études vit s'ouvrir devant lui plusieurs voies convergentes. Toutes conduisaient au même but : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais laquelle prendrait-il ? Celle qui se dirigeait vers les missions lointaines d'outre-mer, ou celle qui passait par le monastère, ou bien simplement celle qui ramenait au pays natal ?

En ce temps-là, un Jésuite, Alexandre de Rhodes, qui avait évangélisé la Chine et l'Indochine pendant 35 ans et qui en avait été banni, était rentré en Europe se mettre en quête de missionnaires capables de continuer l'œuvre. Tout naturellement il vint frapper à la porte des amis du P. Bagot. Cela suffit pour mettre les imaginations en branle. Quelques-uns des jeunes gens ne rêvèrent plus que de l'Asie. Une délégation, à sa tête un breton fougueux du nom de Vincent de Meur, fit le voyage de Rome pour demander au Pape l'autorisation de partir. Pendant ce temps, rue Coupeaux, on parlait toujours de l'Extrême-Orient, des projets qui s'échafaudaient, des difficultés qui surgissaient.

M. de Trémaria fut lui-même touché par la contagion. L'Asie, quel terrain splendide pour sa soif d'apostolat ! que d'âmes il y sauverait qui, sans lui, ne connaîtraient jamais le nom et l'amour du Christ !

Mais chaque fois qu'il recommandait à Dieu cette idée des missions lointaines, son esprit revenait invinciblement vers les missions d'Armorique. Il se souvenait de son rêve prophétique, le soir de sa tentative de suicide ; les deux

monstres qui voulaient l'empêcher de suivre le missionnaire solitaire, l'ange qui était venu à son secours pour le mettre en compagnie du même Père.

Le P. Maunoir d'ailleurs ne se faisait pas faute de lui rappeler que c'est en Basse-Bretagne que Dieu le voulait, que la moisson y était splendide, mais que depuis la mort de son fidèle Père Bernard, il était seul, tout seul, au milieu de l'immense champ abandonné. Il lui redisait qu'il coopérerait là au salut de plus de 500.000 âmes, que lui-même se ferait son professeur et qu'il lui apprendrait, en vue des missions, ce qu'il ne trouverait nulle part ailleurs. Le P. Bagot était également de cet avis : Dieu appelait M. de Trémaria aux missions de son pays.

Une autre tentation l'assaillit. Comment! lui si grand pécheur oserait prêcher des missions? Mais c'est là un honneur que la multitude de ses fautes l'empêchait de mériter. Voir le peuple reconnaissant se jeter peut-être à ses genoux comme il l'avait vu faire devant le P. Maunoir ou le P. Bernard? Jamais.

Ne serait-il pas plus convenable et plus

conforme à sa misère d'aller s'ensevelir en quelque couvent ou dans un hôpital ? A Saint-Antoine de Quimper, par exemple, où il s'occuperait des miséreux et des malades. Il s'en ouvrit au P. Maunoir. Mais celui-ci, dans une lettre que nous avons encore, combattit doucement ce projet que l'humilité avait suscité :

« Si vous voulez demeurer dans la ville, j'y vois bien de la difficulté. Pour ce qui touche Saint-Antoine j'y vois un grand moyen de faire réussir votre dessein s'il était plus possible qu'il n'est, car 1° ce n'est pas un hôpital où les pauvres soient permanents, n'étant ordonné que pour les passants. 2° Un prêtre demeurant à cet hôpital a la direction spirituelle de ce lieu. Il a l'approbation de la ville, ce qui est cause qu'une autre direction que la sienne ne réussirait pas si bien qu'on désirerait. 3° Quelques prêtres ont voulu s'unir ensemble dans ce lieu, ce qui n'a pu réussir, ni même se commencer. Les mêmes raisons subsistent. Après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise du glorieux St Corentin, il m'est tombé un expédient que vous suggérera le P. Salle-

neuve (Recteur du collège de Quimper) qui sera bientôt à Paris. Comme vous tendez à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, étant la plus haute perfection où puisse arriver un ecclésiastique séculier, je n'ai pu trouver de meilleur moyen que celui que j'ai proposé au P. Salleneuve et auquel il donne son approbation. Dans peu de temps, il se rendra à Paris et vous fera ouverture de mon dessein. Je prie la divine bonté de vous dégager le cœur de tout ce qui est hors de Dieu et de sa plus grande gloire. La moindre attache aux bonnes choses même où l'amour-propre ou la propre volonté se trouvent est une nuée qui arrête les rayons du ciel... Je vous prie de croire ce que vous dira le P. Salleneuve qui vous servira d'interprète de mes sentiments. Les principes de la vie spirituelle ne suffisent, si on n'a la connaissance des circonstances de ce qu'il faut faire *hic et nunc*... » (1)

Après cette lettre l'envoyé du P. Maunoir, dont le P. Bagot partageait l'avis, persuada fa-

---

1. — Archives des Pères Jésuites à Rozavel.

cilement à M. de Trémaria que Dieu le voulait aux missions bretonnes.

Au début de juin 1656, le nouveau prêtre quittait Paris et reprenait, en modeste équipage cette fois, cette route de Bretagne qu'il avait parcourue 13 mois auparavant en beau carrosse doré. Le P. Pierre Martin, qui devait succéder au P. Salleneuve au collège de Quimper, fut son compagnon de voyage et y admira son union avec Dieu et son profond silence continuel.

CHAPITRE VI

Premières Missions

A la nouvelle de son arrivée, le P. Maunoir ne laissa pas se refroidir la ferveur de M. de Trémaria. Il vint le voir au manoir de Kerazan où il s'était retiré, et l'ayant trouvé dans les dispositions qu'il souhaitait, le prépara aux fonctions de l'apostolat. En quelques jours, le nouveau missionnaire fut prêt pour descendre dans l'arène. Précisément, une occasion favorable se présentait. Cette année-là, la fête de Saint-Jean-Baptiste tombait un samedi, veille du pardon de Saint-Tujen, en Primelin. Ce pardon attirait chaque année une foule de pélerins Tout le Cap était là, et on y venait de plus loin encore dès la veille. Mais tous ne venaient pas par dévotion. Comme, hélas ! dans plusieurs

de nos pardons modernes — ce qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil — les



Saint-Tujen. — Le Calvaire et le Porche

réjouissances profanes l'emportaient sur la fête religieuse. Et le pardon de Saint-Tujen était

devenu un rendez-vous de plaisir et d'affaires beaucoup plus qu'un lieu de prière.

Ce soir de Juin 1656, quand le P. Maunoir et M. de Trémaria arrivèrent, à la nuit tombante, la foule immense des pélerins avait envahi l'église et le cimetière et se disposait à la danse puisque c'était l'occupation ordinaire de toute cette nuit de pardon. Déjà le sonneur est sur sa barrique, les premières notes s'égrènent, les premiers pas s'esquissent. Le Vénérable va droit au musicien, lui annonce le changement de progamme et lui arrache son biniou. Au milieu de la stupeur générale, la voix du missionnaire s'élève : « On ne dansera pas cette nuit, mais que tout le monde entre à l'église. » Subjugué, le peuple obéit. Et le P. Maunoir lui fait le catéchisme qu'il entremêle de cantiques spirituels, y ajoute une prédication ardente et vengeresse à la fin de laquelle il annonce que M. de Trémaria, seigneur de Kerazan, leur voisin, s'est fait prêtre et qu'il aidera cette nuit à confesser ceux qui veulent communier demain.

Le gentilhomme, nous l'avons dit, avait quitté tout jeune la maison natale. En jouant avec

les petits gamins de son âge, il avait sans doute appris quelques bribes de breton. Mais depuis lors, il n'avait plus parlé cette langue. C'est pourquoi il hésitait à entrer au confessionnal, se demandant anxieusement s'il comprendrait ses pénitents et si ceux-ci le comprendraient. Pourtant, à la pensée que c'était la fête de Saint-Jean-Baptiste, le prédicateur de la pénitence, il fit le sacrifice de sa volonté et de son penchant, se confia à la grâce de Dieu et se mit à l'œuvre.

Il confessa toute la nuit et tout le jour suivant, sans difficulté. Et il estima que c'était une grâce insigne d'avoir pu entendre facilement les pénitents et d'en avoir été si bien compris. Jamais pardon de Saint-Tujen ne fut si pieux, jamais il ne fut si mémorable !

Ce premier fructueux coup de filet encouragea le missionnaire novice en le remplissant de joie, et il se prit de goût pour la pêche des âmes. Toute la semaine se passa à catéchiser, à prêcher, à confesser. Les yeux fixés sur son maître, il étudiait sa manière et sa méthode pour pouvoir l'imiter le jour où il connaîtrait mieux la langue.

Huit jours après le pardon de Saint-Tujen, le 2 juillet, c'était le pardon de Saint-They, en

Cléden, tout là-bas au bord de la haute falaise, entre la Baie des Trépassés et la Pointe du Van. C'était un lieu de pélerinage plus fréquenté encore que Saint-Tujen. De toutes les paroisses du Cap, de l'Ile de Sein, du pays Bigouden et de toute la Cornouaille, on venait à *Sant-They ar Raz* demander le soulagement des rhumatismes. Dès le samedi soir, la chapelle était remplie comme d'ordinaire, et les deux missionnaires passèrent la nuit à confesser, et les jours suivants encore : Les pénitents se suivaient sans interruption et M. de Trémaria ne fléchissait pas. Après Cléden, ce fut le tour de Plogoff. Là encore il travailla du matin au soir. Il instruisait les pauvres villageois, les confessait, surtout les amenait à faire des confessions générales, et, en même temps, son dévouement inlassable les remplissait d'admiration.

Quel changement en effet dans ce grand seigneur, leur seigneur et leur voisin, qu'ils connaissaient bien ! Il transforma son manoir de Kerazan en hôpital et pria sa sœur Marie Guyonne d'avoir bien soin des pauvres honteux, des veuves et des orphelins. De toutes parts les malheureux affluaient et ne repartaient jamais

les mains vides : le blé de Kerazan passait en distributions gratuites.

Dans sa personne, quel plus grand changement encore ! Autrefois, il ne pouvait faire cinquante pas à pied, il n'allait qu'en carrosse. Aujourd'hui, il parcourait à pied tous les villages de Cléden et de Plogoff, gravissait les collines, descendait au fond des vallées, toujours en quête d'âmes à sauver, poursuivant les brebis égarées jusque dans leurs misérables chaumières, catéchisant et confessant près des tas de goémon, par les champs et par les grèves. Et si la nuit le surprenait dans son œuvre apostolique, il continuait son ministère dans les maisons, puis, pour sa couche, se contentait d'un peu de paille.

Autrefois, nous dit le P. Maunoir, il lui fallait trois serviettes blanches à chaque repas, du linge fin et sans tache. Aujourd'hui les mets grossiers des pauvres paysans et pêcheurs ne répugnaient pas à sa délicatesse, et au lieu de chemise en toile de Hollande, il était vêtu jour et nuit d'un rude cilice qu'il ne quittait jamais. « Il faisait beau voir un gentilhomme qui autrefois se levait à 9 et 10 heures être au confessionnal à 4 heures après minuit et n'en sortir

souventes fois qu'à 8 heures du soir et ne dormir que 2 ou 3 heures, consacrant le reste de la nuit à l'oraison intérieure qu'il faisait dans le côté ouvert de Jésus-Christ crucifié. »



Manoir de Lézurec en Primelin

Il visita ainsi toutes les maisons de Plogoff puis passa le Loc'h pour venir aider le P. Maunoir à Primelin où jamais jusqu'alors il n'y avait eu de mission. Ses admirables exemples firent sur le cœur de la foule plus d'effet que les plus beaux discours. Les plus grands pécheurs venaient se jeter à ses pieds et lui confessaient vo-

lontiers des crimes qu'ils n'avaient encore jamais osé avouer à aucun prêtre.

Et ses exemples agissaient non seulement sur le peuple, mais aussi sur ses amis et sur ses pairs et les incitaient à la pénitence. Entre autres, Vincent du Ménez, du manoir de Lézurec, en Primelin, voisin du seigneur de Kerazan, et, par sucroît, son cousin, sans doute aussi son compagnon de plaisir autrefois, fut frappé de la conversion de M. de Trémaria. Il se convertit, fonda le couvent des Capucins d'Audierne en 1657, dit adieu au monde, et prit lui-même l'habit de l'Ordre, bien qu'il fût l'aîné de la maison de Lézurec, abandonnant ses biens à son frère cadet.

Les tournées épuisantes de Cléden, Plogoff et Primelin, furent l'apprentissage de M. de Trémaria. Enhardi par le succès, mieux outillé désormais, plus au courant de la langue, il quitte le Cap pour suivre le P. Maunoir chez les Bigoudens. Lanvern et Saint-Honoré eurent leur visite. Saint-Honoré, autrefois trêve de Plonéour-Lanvern, est aujourd'hui un hameau de Plogastel-Saint-Germain, tout au sud de la paroisse, loin de partout, en pleine brousse. La chapelle

n'offre plus aujourd'hui au regard du passant que des murs pantelants et un pignon drapé de lierre, surmonté d'un petit clocheton.



Quimper

Au cours de cette mission, les deux ouvriers contractèrent la fièvre au chevet des malades et durent être ramenés au collège de Quimper. Bientôt M. de Trémaria fut à toute extrémité et comme la mort s'annonçait prochaine, il reçut les derniers sacrements. Mais Dieu le voulait encore sur la terre, la moisson n'était qu'entamée, l'ouvrier était encore trop jeune pour recevoir son salaire. Dès qu'il eut retrouvé quelque force, le convalescent retourna chez lui, à Kerazan. Ce n'était pas pour se reposer mais pour pouvoir plus facilement se répandre dans les paroisses du Cap, évangéliser, donner les sacrements.

Malheureusement sa santé encore fragile ne résista pas à la fatigue. Il retomba malade.

Pendant ce temps, le P. Maunoir, malade lui aussi, continuait ses missions avec l'aide de quelques recteurs de Cornouaille.

A l'époque de la Toussaint 1656, il était à Plomodiern, paroisse de 1500 communiants. Il n'avait pour toute aide que le recteur de Mur dont la santé était vacillante. Or il avait non seulement les bien portants à instruire à l'église, mais encore un grand nombre de malades à visiter à domicile. Une grave épidémie désolait la paroisse et l'on enterrait deux ou trois personnes chaque jour. Dans l'impossibilité où ils étaient, à deux seulement, de faire face à une telle besogne, le P. Maunoir se trouva dans l'obligation de faire appel à M. de Trémaria qu'il savait pourtant malade. Il lui écrivit en ces termes : « Révéré, pour l'amour que vous portez à la sainte obéissance, venez nous aider à Plomodiern où nous ne pouvons suffire pour un peuple si nombreux. »

Dès la réception de ce billet dont le laconisme dit, plus que de longues explications, l'angoisse du maître, M. de Trémaria se leva, monta en

litière et arriva à Plomodiern, ayant fait un voyage de 12 lieues. Mais il était si faible qu'il ne put aller jusqu'à l'église, ni dire la messe. Il confessa dans sa chambre les hommes et les jeunes gens qu'on lui adressa, et il mit un si



Le Ménez-Hom

grand zèle à les entendre du matin au soir, que loin de succomber à la fatigue, il y recouvra la santé. Son ministère fut d'ailleurs des plus fructueux, Dieu lui donna la grâce de convertir un grand nombre de pécheurs en danger de se damner.

Comme d'habitude, une procession générale

termina cette mission. Elle se rendit du bourg à l'ermitage de Saint-Corentin au pied du Ménez-Hom. M. de Trémaria, à la tête d'un cortège d'anges, portait sur ses épaules une grande croix rouge. Malgré un temps menaçant, la cérémonie fut très belle; quand on fut près de l'ermitage, on vit la pluie tomber tout autour, mais elle respecta si bien la procession, qu'aucun des assistants n'en reçut la moindre goutte.

CHAPITRE VII

L'Iniquité de la Montagne

Telles furent les premières armes de M. de Trémaria dans le rude métier de missionnaire.

D'emblée et dès le début il se mit à l'unisson du P. Maunoir, apprit de lui à expliquer les cartes peintes, *an Taolennou*, que lui avait léguées Michel Le Nobletz et dont le symbolisme et le réalisme enchantaient le peuple, tout en l'instruisant. Les cantiques spirituels qu'il avait pris tant plaisir à entendre chanter par les enfants de Plogoff, le lendemain de sa conversion, il les chantera et les fera chanter tout le reste de sa vie. Il se révélera un maître dans l'organisation des fameuses processions de clôture de missions qui ne faisaient en somme que développer la méthode des Tableaux peints. Après les Tableaux inanimés, les Tableaux vivants.

« Cette procession était l'action la plus éclatante de la mission, et l'on peut dire en quelque sorte qu'elle en était l'âme, le Père s'en servant pour exciter la ferveur et pour animer tous les exercices. »

« Il annonçait cette procession finale dès le premier jour de son arrivée, parlait des mystères de la religion qu'on y représenterait et des personnages qu'il aurait à choisir parmi ses auditeurs pour en remplir les rôles. C'était alors, chose bien naturelle d'ailleurs, à qui aurait les plus importants. Mais la distribution des rôles était réglée sur la ferveur et l'assiduité de chacun. Elle se prolongeait pendant toute la durée de la mission, si bien que la dernière semaine les acteurs du grand drame étaient tous non seulement désignés, mais surtout préparés à faire passer dans les âmes des spectateurs les sentiments qu'ils étaient chargés d'exprimer. Frapper l'esprit du peuple par la grandeur du spectacle, et faire pénétrer par ses sens jusqu'au plus intime de son âme l'amour de Notre-Seigneur, le souvenir de ses souffrances, la reconnaissance de ses bienfaits ; lui inspirer en même temps la haine et la fuite du péché, l'esprit de

pénitence et un attachement inviolable au service de Jésus crucifié, tel était le but que se proposaient le P. Maunoir et ses collaborateurs. » (1)

Le mystère le plus fréquemment représenté était celui de la Passion. Mais souvent aussi on y ajoutait d'autres. Parfois même, dans certaines processions grandioses, toute la religion était traduite en tableaux vivants.

Les Pères étaient à la fois organisateurs et acteurs. Nous avons vu, à Plomodiern, M. de Trémaria figurant Notre-Seigneur chargé de sa croix, à la tête d'un cortège d'enfants habillés en anges et porteurs des instruments de la Passion.

Mais là surtout où M. de Trémaria fut docile à l'esprit du P. Maunoir, c'est dans l'application de la méthode à l'égard des adeptes de ce qu'il appelait « l'Iniquité de la Montagne. » « On croyait que le démon, alors plus que jamais, faisait rage. Guidé par un manuscrit mystérieux que lui avait légué Michel Le Nobletz, son maître, et plus encore par son expérience du confessionnal, le P. Maunoir était ar-

1. — P. Boschet. *Vie du P. Maunoir*, p. 296-305.

rivé à se convaincre qu'il existait en Bretagne une vaste affiliation diabolique, répandue par toute la province et dont beaucoup de prêtres faisaient partie. Son premier biographe, moins courageux que prudent, a reculé, mais en bon ordre, devant ce chapitre : «...Je ne rapporterai rien maintenant qui puisse choquer la délicatesse du siècle. » L'abbé Brémond qui en parle, s'en tire de même : « Nous ferons comme lui, car ni le démon, ni ses adeptes, ne sont de notre sujet. » (1)

Nous serons ou plus courageux ou moins prudent, selon le point de vue. D'ailleurs nous ne visons pas à une étude critique, nous n'avons pas à donner l'explication scientifique ou théologique des faits, mais seulement à montrer comment les virent M. de Trémaria et le P. Maunoir, comment ils les interprétèrent. La controverse soulevée sur la réalité même des faits diaboliques et sur l'interprétation qu'il faut leur donner, sur la valeur de la méthode et son opportunité, sur la question de savoir si

1. — Abbé Brémond. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France.* Tome V. p. 89.

la parole du P. Maunoir fait autorité ou si sa bonne foi a été surprise, nous paraît avoir reçu son point final par la magistrale étude de M. l'abbé Kerbiriou sur les *Missions Bretonnes.*

Nous nous bornons donc à reproduire le témoignage du P. Maunoir tel que nous le trouvons dans sa *Vie de M. de Trémaria* tant pour ce qui concerne les sorcelleries et les diableries que pour ce qui regarde les visions ou les faits merveilleux.

« En ce temps-là, sorcellerie et diablerie sévissaient sur toute l'étendue du royaume. En Bretagne, le fond superstitieux de la race offrait un terrain propice à l'action des sorciers. Depuis son berceau, la vieille terre armoricaine croyait aux histoires fantastiques. Certains usages traditionnels, certaines superstitions locales remontaient à l'époque des Gaulois : ainsi le culte du feu et de l'eau, la foi aux vertus merveilleuses des plantes, la croyance aux breuvages qui donnent la faculté de l'oubli et qui imposent des obligations auxquelles on ne peut se dérober. Dans la mythologie celtique, le culte comportait des prières, des danses, des libations et des sacrifices : les druides attiraient à

leurs autels des hommes liés par des vœux, et l'effusion de quelques gouttes de sang était le rite qui sanctionnait le pacte avec le dieu. L'époque des évangélisateurs insulaires marque la rencontre entre le christianisme et le vieil esprit de la race. Comme ces nouveaux venus étaient aussi des Celtes, ils ne détruisirent pas le fond ethnique, heureux quand ils réussissaient à le transformer.

« De tout ce mélange s'était fait un amalgame du dogme chrétien et de l'atavisme lointain de traditions païennes. A l'époque des grands missionnaires, une longue ascendance catholique n'avait pas complètement libéré la race des rites et des croyances de l'ancienne idolâtrie. De combien de pratiques superstitieuses le dix-septième siècle ne fut-il pas témoin en Bretagne ! » (1)

« Aussi les sorciers à qui l'opinion attribuait une puissance mystérieuse avaient-ils beau jeu. On les considérait comme les dépositaires et les dispensateurs de la puissance des esprits ; ils

---

1. Abbé L. Kerbiriou. *Les Missions bretonnes* p. 138-139.

exploitaient la crédulité du peuple en se servant de formules incantatoires et magiques. » (1)

Des superstitieux, M. de Trémaria en avait rencontré dans son pays natal. N'est-ce pas aussi dans le Cap, dès ses premières missions, qu'il trouva des démoniaques ?

« Dans ces commencements de mission, nous dit le P. Maunoir, Dieu lui fit la grâce de connaître plusieurs choses bien importantes pour le salut des pécheurs et en particulier la méthode de découvrir une certaine espèce de crime (les iniquités de la montagne) dont la plupart des coupables ne s'accusent d'ordinaire, même à l'article de la mort, et dont les confesseurs, à la réserve de quatre, n'avaient en ce temps aucune lumière pour en interroger les pénitents.»

Les anges, les saints et même le Sauveur lui adressaient des pécheurs endurcis, d'une façon admirable mais véritable. Il rencontra un jour un affidé de cette secte infernale qui s'était livré au démon corps et âme, avait renié Dieu, la foi, l'Église, et cédé sa part de Paradis. Le Sauveur lui avait cependant apparu tout couvert

1. — *Ibid.* p. 140.

de blessures : « Malheureux, lui avait-il dit, c'est vous qui m'avez mis dans cet état. Allez trouver M. de Trémaria, Dieu lui fera la grâce de convertir plusieurs qui ont été trompés par les démons comme vous. Obéissez-lui et je vous viendrai en aide. »

Les adeptes étaient les premiers à supplier M. de Trémaria, au moment de leur conversion, de coopérer de toutes ses forces à la rédemption de leurs complices en les détournant de ce mal contagieux. Le missionnaire, après avoir constaté toute l'étendue du fléau, jugea qu'il fallait mettre au courant quelque évêque zélé, capable d'étendre l'usage de la méthode. Il s'en ouvrit à Mgr Grangier, évêque de Tréguier, et lui dit nettement le mal secret qu'il rencontrait trop souvent. Le P. Maunoir confirma les dires de son auxiliaire et demanda à l'évêque de lui adjoindre, dans les missions, des prêtres prudents et éclairés qui l'informeraient de la réalité et de l'étendue du mal.

Pour en avoir le cœur net, Mgr Grangier qui jusque-là avait attribué ces phénomènes à la crédulité de son peuple, réunit dans son palais épiscopal une conférence de plusieurs

ecclésiastiques appartenant à divers évêchés et à divers ordres religieux. M. de Trémaria était l'un d'entre eux. A l'issue de la conférence qui dura cinq jours, le sage prélat résolut de se rendre à Paris pour consulter sur cette affaire et sur la méthode dont se servaient les missionnaires pour la découverte et la destruction de ce péché secret; « Si la méthode est trouvée bonne, dit-il, j'emploierai le vert et le sec pour chasser cette peste de mon évêché. Si on l'estime irrecevable, je ne permettrai pas qu'on l'emploie. »

M. de Trémaria, à cause de sa grande expérience, fut prié d'accompagner l'Évêque à Paris. Des juges furent choisis parmi lesquels se trouvait Saint Vincent de Paul qui, certes, n'avait rien d'un visionnaire. Les 22 articles auxquels on avait réduit la méthode furent remis à chacun des consulteurs qui les examinèrent en particulier pendant trois mois et les approuvèrent à l'unanimité. Et M. de Trémaria, tout heureux, vint annoncer au P. Maunoir qu'il avait gagné « son procès. » L'avenir des missions était donc assuré. Loin de nuire à la grande œuvre, comme l'espéraient les détracteurs, le voyage de Paris allait au contraire lui donner un essor nouveau.

CHAPITRE VIII

Tout entier à l'Œuvre des Missions

Entre temps, M. de Trémaria n'oubliait pas ses deux enfants qui venaient d'avoir dix ans. Il plaça son fils chez les Jésuites de Paris, dans leur célèbre collège de Clermont, aujourd'hui lycée Louis-Le-Grand, et sa fillette dans le couvent des religieuses Augustines à Auray. Il ne lui restait plus à Kerazan que sa jeune sœur Marie Guyonne, ses autres sœurs étaient toutes mariées ou religieuses. Il compose pour elle un réglement qui la dirigera dans l'exercice de l'oraison et des préceptes évangéliques et la confie à une sainte veuve de Douarnenez nommée Marguerite Poullaouec. Ce noviciat dura neuf mois. M. de Trémaria imitait ainsi Michel Le Nobletz qui avait retiré du monde sa sœur Mar-

guerite, l'avait mise, à Douarnenez aussi, sous la direction d'une demoiselle vertueuse et l'avait ensuite associée à ses missions. Marie Guyonne de Saludem s'unit au projet de son frère. Au sortir de sa retraite, elle le suivit, l'aida à catéchiser les femmes et les enfants, à leur apprendre les cantiques spirituels, parcourut les évêchés de Cornouaille, de Léon et de Tréguier, coopéra de toutes ses forces au salut des âmes et tint bon jusqu'à sa mort.

Marguerite de Liscoët, leur mère, vit toujours dans l'ambiance pieuse du couvent de Quimper. Elle peut chanter maintenant son *Nunc dimittis*. Ses enfants sont établis, son fils, devenu prêtre et missionnaire, l'a comblée au delà de toutes ses espérances. Le 22 Juin, elle rédige son testament qui se termine ainsi : « Je supplie monsieur mon fils de faire prier Dieu pour le repos de mon âme en sa paroisse, et mesdemoiselles mes filles, ne doutant point qu'ils ne me fassent expérimenter l'effet de leur amour et de leur charité après ma mort, comme je les ai aimés pendant ma vie, priant Dieu de les bénir comme je leur donne à tous ma bénédiction ». (1)

1. Archives de Lesquiffiou.

Libre du côté de ses proches, M. de Trémaria va maintenant se donner tout entier à l'œuvre missionnaire. Il lui consacrera non seulement sa personne, mais aussi sa fortune. Déjà en Octobre 1656, le général des Jésuites Goswin Nickel, écrivait au provincial de France : « Félicitez de ma part vos dévoués missionnaires, vos ouvriers incomparables de la Basse-Bretagne. Je veux aussi dans mes éloges donner une place spéciale à ce noble gentilhomme qui, de conseiller du Parlement, est devenu prêtre, et met si libéralement au service des missions et sa personne et ses biens. »

Les missions, en effet, entraînaient de grands frais ; le P. Maunoir ne possédait pas les moindres fonds, et c'est précisément pour cela, nous l'avons vu, qu'il avait tant désiré que M. de Trémaria devienne son compagnon, pour être à la fois son collaborateur et son pourvoyeur. Si le succès prodigieux des Missions Bretonnes est dû avant tout à des causes spirituelles il ne faut pas pourtant sous-estimer la valeur du secours matériel qu'apportait M. de Trémaria. Ce secours était nécessaire et sa valeur était réelle. Il permit de donner dans beaucoup de pa-

roisses des missions qui n'auraient pas eu lieu autrement. Car l'on vit des paroissiens déserter la mission et ne se décider à y prendre part qu'après s'être assurés qu'ils n'auraient pas à en supporter les frais.



Le Port de Morlaix autrefois

CHAPITRE IX

Misssions de Tréguier

Après avoir accompli envers ses enfants et sa sœur ses devoirs de chef de famille, M. de Trémaria revint à une idée qui l'avait déjà hanté naguère. Il alla s'enfermer à Morlaix dans l'hôpital des pauvres. Là il évangélisait et il confessait. De la ville on venait l'écouter, et plusieurs personnes, après l'avoir entendu, firent des confessions générales, changèrent de vie, et, entrainées par l'exemple de son humilité, montrèrent ensuite un parfait mépris du monde.

Sa retraite dura tout au plus quelques mois. Mgr Grangier, Évêque de Tréguier, dont l'esprit éclairé avait discerné en M. de Trémaria un missionnaire d'envergure, le pria de se trou-

ver, avec le P. Maunoir, au mois de mai 1657, au célèbre pelerinage de Coz-Guéaudet (1), en la paroisse de Ploulec'h. Ce pélerinage attirait une foule considérable provenant de toute la Bretagne et durait quatre dimanches. Cette année-là, les pélerins furent plus nombreux que jamais, puisqu'en un mois on y confessa plus de 15.000 personnes. Une chaire en pierre avait été construite à la cime du promontoire qui domine la mer « afin que le prédicateur fût entendu des côtes maritimes et des montagnes prochaines. » Les résultats furent admirables.

Une coutume plus que superstitieuse déshonorait depuis de longues années ce rendez-vous de la foi bretonne. Certains pélerins tombaient ou feignaient de tomber du mal caduc et provoquaient au milieu de la foule un véritable tumulte. Une jeune fille imaginait-elle à son tour de se faire la victime d'un pareil accident, c'était bien autre chose. Il ne fallait rien moins, prétendait-on, pour la guérir, que de la conduire la nuit en procession autour de l'église, portée par deux ou trois jeunes gens qui, pen-

1. — Aujourd'hui *Le Yeodet.*

dant le trajet, lui chantaient à l'oreille des chansons plus ou moins déplacées et lui faisaient respirer le parfum des fleurs de mai ! De là des scandales que l'intervention de l'Évêque et l'appui des missionnaires abolirent, mais non sans peine.

M. de Trémaria découvrit beaucoup de pécheurs attachés aux Iniquités de la Montagne. Ceux qu'il convertit le conjurèrent de travailler à la conversion de leurs complices en sorcellerie.

De Notre Dame de Coz-Guéaudet, Mgr Grangier désira que les missionnaires allassent à Bourbriac. Ils ouvrirent la mission le jour même de la fête de St Briac, en Juillet 1657. A M. de Trémaria et au P. Maunoir, étaient venus s'adjoindre d'autres missionnaires : M. Guénézo, prêtre de Pleubian, récemment arrivé de Paris où il avait étudié en Sorbonne, et M. Guillou, curé de Gouézec, remarquable par son zèle et son grand savoir.

Dès les premiers jours, il apparut clairement que tous les démons conspiraient à rendre la mission inopérante. La secte infernale comptait de nombreux partisans à Bourbriac

et on eut dit que les paroissiens s'étaient donné le mot pour ne pas se confesser et ne pas entendre les instructions. Les confessions étaient très rares, et, sur semaine, à peine une douzaine de personnes assistaient aux sermons. Le P. Maunoir écrivit à Mgr Grangier pour lui dire qu'il n'y avait rien à faire à Bourbriac et qu'il valait mieux pour les missionnaires ne pas y rester perdre leur temps. L'Évêque répondit qu'il fallait prendre patience. Ce que l'on fit, et Dieu récompensa bientôt l'obéissance du P. Maunoir et de ses compagnons. Quand les habitants apprirent que les missionnaires ne leur seraient pas à charge, qu'ils ne leur demandaient rien d'autre que le salut de leurs âmes, puisque M. de Trémaria et le Recteur de Mûr répondaient des frais, il se réveillèrent tous comme d'un profond sommeil. Ils vinrent en foule aux sermons, et se confessèrent tous jusqu'à l'âge de sept ans. M. de Trémaria dont l'exemple de détachement et d'humilité fit sur eux une impression profonde, témoignera par la suite que jamais il n'a assisté à une mission où l'œuvre de la grâce se soit manifestée si visiblement.

Le P. Maunoir, passant par Bourbriac, quelques mois plus tard, constata avec joie que leur conversion n'était pas éphémère. Tous étaient fidèles à la grâce de la mission et aucun d'entre eux n'était tombé dans une faute grave. Et 17 ans plus tard, le Vénérable faisait encore les éloges de cette paroisse et la mettait au premier rang des paroisses du Tréguier.

Une telle réussite incita Mgr Grangier à demander à M. de Trémaria de continuer dans son diocèse l'œuvre d'épuration et de régénération. A Tressigneaux, l'évêque soupçonnait l'existence de nombreux désordres. Un des habitants était dans les prisons royales pour crime de sorcellerie et l'on avait des raisons de croire qu'il avait laissé après lui de nombreux disciples car il avait tenu école pendant 14 ans. M. de Trémaria, le P. Maunoir et leurs compagnons arrivèrent dans cette paroisse la veille de la Nativité de la Sainte Vierge. C'était vers le soir. On demanda à l'hôtelier du bourg de vouloir bien donner à souper et à coucher aux voyageurs fatigués. Il refusa : « *Non erat eis locus in diversorio.* » M. de Trémaria frémit de joie et bénit Dieu de tout cœur d'avoir eu

part au refus de la Ste-Famille à son arrivée à Bethléem. Les missionnaires frappèrent aux autres portes, aucune ne s'ouvrit. Un réduit abandonné, sans portes ni fenêtres fut le seul lieu où ils purent se réfugier.

L'évêque, apprenant que « la croix et la difficulté marchaient à la tête de la mission », y vint lui-même avec son théologal. Et bien que commencée sous de sombres auspices, la mission ne tarda pas à produire des fruits éclatants. Elle fut belle au-delà de toute espérance. Comme à Bourbriac, les missionnaires virent à leurs pieds des pénitents amenés à la conversion par des circonstances tout à fait extraordinaires. Des âmes du Purgatoire ou les anges gardiens avaient déterminé les uns, la Sainte Vierge ou les saints patrons avaient sollicité les autres de renoncer aux assemblées du démon et de rentrer enfin en grâce avec Dieu. De tels prodiges n'étaient pas sans émouvoir les missionnaires eux-mêmes. Mais les avis étaient partagés. Plusieurs se refusaient à croire à ces apparitions si fréquentes qui surgissaient autour d'eux plus que dans n'importe quelle vie des Pères du désert. D'autres disaient n'en pouvoir

douter. Les plus sensés s'en tenaient à une maxime qu'ils s'étaient faite : sans remonter aux causes extérieures des conversions, ils se contentaient de les constater, tout en voyant dans ces retours admirables une preuve de la miséricorde divine à l'égard des pauvres pécheurs.

C'est pour éclaircir ce problème délicat autant que celui de l'Iniquité de la Montagne, que Mgr Grangier réunit une conférence de missionnaires en son palais épiscopal et qu'il fit ensuite le voyage de Paris avec M. de Trémaria.

Sans prendre parti, il admettait « que le doigt de Dieu était là ». Après tout, concluait-il, pourquoi s'étonner que le « Tout-Puissant sauve par de vrais miracles ceux que le démon voulait perdre par de faux prestiges ? »

CHAPITRE X

Epreuves

Dès son retour de Paris, M. de Trémaria se remit à la besogne des missions. Après Pâques 1658, il se rendit compte que ses convertis de Coz-Guéaudet avaient persévéré depuis l'année précédente. Leur fidélité était si grande que les confesseurs disaient qu'en entendant leurs pénitents, il leur semblait entendre des religieux et des religieuses, tant leurs fautes étaient légères. Ce qui ajoutait encore à la joie des missionnaires, c'était de voir les prêtres des paroisses puiser eux-mêmes dans ces grands spectacles de la piété populaire un redoublement de zèle et de ferveur.

En parlant de la mission de Coz-Guéaudet, le P. Boschet raconte la conversion d'une pau-

vre pécheresse dont la fille avait été perdue par ses mauvais exemples. Elle avait fini par concevoir de sa vie scandaleuse une horreur si



Vannes. — La Cathédrale

profonde, que non contente d'avoir confessé ses fautes au tribunal de la pénitence, elle en fit une pénitence publique. Toute baignée de larmes, elle se jeta aux genoux de son Evêque

en présence de la foule et lui demanda pardon du mal qu'elle avait fait à son diocèse. Bien plus, un dimanche avant la grand'messe, au départ de la procession, elle alla s'agenouiller devant le portail de l'église paroissiale et pria les fidèles de lui pardonner ses désordres. Après avoir ramené à Dieu son enfant, elle répara par une vie exemplaire ses fautes passées.

Du Tréguier, M. de Trémaria revint alors en Cornouaille sans qu'il soit possible, faute de documents, de connaître toutes les paroisses qu'il évangélisa. Nous savons seulement d'une façon certaine qu'il collabora aux missions de Locronan, Plogonnec, Kergrist-Moellou, Irvillac et Saint-Caradec et qu'il y cueillit « des fruits immenses ».

Mais bientôt la fatigue eut raison de son ardeur. Sa santé délabrée l'obligea pour un temps à interrompre son pénible labeur. C'était en 1659. Pendant son repos forcé, il fit le voyage de Vannes, pour chercher auprès du tombeau de Saint-Vincent Ferrier, cet autre apôtre de la Bretagne, force et courage. Mgr de Rosmadec, Évêque de Vannes, qui connaissait la réputation de sainteté de M. de Trémaria lui

donna pleins pouvoirs pour exercer son zèle dans son évêché. Mais à cette époque, un nuage de tristesse passa tout-à-coup sur son âme. Un doute lui venait sur sa vocation après quatre ans de ministère : était-il bien dans sa voie ? ne devait-il pas abandonner l'œuvre des missions ? ne s'était-il pas trompé dans la manière d'opérer vis-à-vis des sorciers et des démoniaques ou prétendus tels ? La méthode du P. Maunoir qui était la sienne n'était-elle pas toujours attaquée ? Sans doute, d'éminents théologiens s'étaient prononcés en sa faveur. Mais peut-on savoir jusqu'où peut aller les roueries du Malin ? Si tout cela n'était que duperie et erreur ?

Il y aurait un moyen si simple de sortir du trouble, de n'avoir plus à lutter contre ces difficultés qui l'étreignent : ce serait de quitter le champ de bataille. Voilà qui est décidé : il ne confessera plus.

La tentation est classique et il était naturel qu'elle vînt chercher M. de Trémaria. Mais c'est un homme de jugement et de sang-froid. La décision est trop grave pour être une affaire de sentiment ou d'appréciation personnelle.

A peine l'a-t-il prise, que le souvenir du P. Bagot, son premier directeur, dont il s'était promis de suivre en tout les conseils quelques années auparavant, lui revient en mémoire. Il lui écrit donc pour lui exposer ses doutes.

En même temps, sur l'épineuse question de l'Iniquité de la Montagne, il demanda l'avis d'une personne qui était en quelque sorte spécialiste en la matière puisqu'elle se croyait possédée et avec elle, toutes les religieuses de sa maison, et qui avait par ailleurs un grand renom de sainteté. C'était la fameuse Mère Jeanne des Anges, du couvent des Ursulines de Loudun, la dirigée du P. Surin, celle-là même que l'abbé Brémond qualifie de malade et de détraquée (1). Peu nous importe d'ailleurs ce qu'elle était. Le fait pour M. de Trémaria de lui écrire nous montre tout simplement son désir de voir plus clair autour de lui et dans sa propre conscience.

Dieu se chargea lui-même de l'éclairer avant même que ses correspondants eussent répondu à ses lettres.

Au plus fort de son anxiété et de ses doutes,

---

1. — Abbé Brémond, *op. cit.* tome V, pp. 179-253.

une personne le pria de l'entendre en confession. Il refusa, en prétextant qu'il n'avait pas le temps et qu'il n'était pas dans les conditions voulues. Mais aussitôt il entendit une voix lui dire : « Si cette personne est damnée pour avoir caché un péché qu'elle t'aurait avoué à toi si tu avais voulu l'entendre, que diras-tu à la mort ? » Troublé, il emmène la personne dans une chapelle voisine, l'entend lui avouer que ses confessions n'avaient rien valu depuis plusieurs années et qu'elle avait commis précisément le péché dont il ne voulait plus interroger aucun pénitent. Cette personne partie, d'autres se présentèrent et il les confessa de même.

Il vit dans cet évènement la lumière divine qu'il cherchait pour dissiper ses doutes. Il comprit que son angoisse n'était qu'une tentation forgée par le démon pour empêcher le bien des âmes en le persuadant de ne plus employer la méthode. Celle-ci était donc bonne puisque l'ennemi voulait l'abolir.

La réponse du P. Bagot ne fit que confirmer ce qu'il avait compris par cette rencontre. Et la mère Jeanne des Anges lui dit aussi : « La méthode est de Dieu, suivez-la. Les croix ne vous manqueront pas. Dieu vous bénisse ! »

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, M. de Trémaria non seulement fut préservé de ces doutes, mais reçut encore des grâces pour découvrir et convertir les pécheurs de la secte diabolique. Leur persévérance dans les voies de la sainteté prouvait hautement que Dieu était bien le vrai guide de M. de Trémaria.

Jésus avait dit à Saint Pierre : « Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. » M. de Trémaria, pour son compte, réalisa cet ordre tout le reste de sa vie. Il se fit toujours l'avocat des missionnaires souvent persécutés parce qu'ils travaillaient à détruire l'œuvre de Satan,

Depuis que cette œuvre était battue en brèche, depuis que les missionnaires avaient découvert le secret de réduire les apostats les plus dénaturés, les partisans des désordres inventèrent les calomnies les plus odieuses contre eux. L'on vit même des prêtres jaloux se mettre en travers de l'œuvre divine, mais M. de Trémaria était là : « Quand tu seras converti, affermis tes frères ».

En 1668, Mgr de Visdelou, évêque de Léon, qui suspectait le procédé employé dans les missions, reçut sa visite. L'ancien conseiller au

Parlement déploya toute son éloquence pour informer le prudent prélat de la façon d'agir des missionnaires, lui démontra que les plus remarquables docteurs de Sorbonne et les plus célèbres Pères de Saint-Louis, la maison professe des Jésuites à Paris, avaient approuvé cette méthode, que M. Bail, docteur en théologie, l'avait insérée dans son livre « *De triplici examine* » pour servir de règle aux confesseurs. Ce plaidoyer eut tant de force sur l'esprit de l'Evêque qu'il désira que les accusés fissent mission dans tout son évêché. Ensuite, toute sa vie, si devant lui on calomniait les misssionnaires, il fermait la bouche aux calomniateurs en disant que par sa propre expérience il savait tout le bien qui se faisait par eux.

Des accusations semblables furent portées devant Mgr du Louët, Évêque de Quimper, pourtant grand ami des missions. On essaya d'en exclure désormais M. de Trémaria et ses compagnons. Une fois de plus, M. de Trémaria prit la défense du procédé et de ceux qui l'appliquaient et rendit plus chers encore à l'Évêque et les ouvriers et l'œuvre.

Parfois ce n'était pas la méthode que l'on

mettait en cause, mais tel ou tel de ses compagnons. M. de Trémaria se faisait l'avocat de tous.

Un jour, un grand vicaire mal informé voulut interdire les confessions à l'un d'entre eux. M. de Trémaria le pria poliment de ne pas se hâter de condamner avant d'avoir entendu l'accusé. La rencontre eut lieu et le malentendu fut vite dissipé.

Une autre fois, un Évêque avait interdit un de ses prêtres, ancien compagnon de missions de M. de Trémaria, sans prendre la peine de l'interroger et de l'entendre sur les faits qui lui étaient reprochés. Notre missionnaire plaida si bien la cause de ce bon prêtre que le pasteur ordonna qu'on le rétablît en ses premières fonctions « et en outre lui bailla permission d'absoudre des cas réservés ».

Et c'est ainsi que grâce à M. de Trémaria qui se trouvait partout où il y avait du bien à faire, des vices à détruire, des innocents à défendre, beaucoup « ont changé d'avis et de persécuteurs qu'ils étaient des missionnaires sont devenus apôtres zélés pour s'opposer au démon. »

CHAPITRE XI

Missions de Cornouaille

Au retour de Vannes, reposé et apaisé, M. de Trémaria, à la fin de 1659, aida à la mission de Clohars-Fouesnant, puis rentra au pays natal. Plogoff et Cléden l'appelaient pour de nouvelles missions. Et là, le seigneur de Kerazan dont tout le monde avait connu la vie frivole et dont tous admiraient maintenant les vertus et particulièrement l'humilité, trouva des accents émus pour conquérir les âmes et les donner à Dieu.

Joie de prier dans l'église de son baptême. Joie de retrouver son vieux manoir, de causer avec ses fermiers, de rencontrer ses voisins d'autrefois. Joie d'entendre les bruits familiers

de son enfance, l'angélus de Cléden, l'angélus de Plogoff, le vent dans les hautes branches des arbres de Kerazan, et là-bas, au Loc'h et à la Baie des Trépassés, le grondement assourdi de la mer. Quelle voix elle a ce soir! on dirait l'appel désespéré des âmes innombrables qui restent encore à sauver. Allons! il faut repartir, reprendre le sac et le bâton du missionnaire. La moisson n'est pas terminée. Et Nicolas de Saludem quitte Kerazan où on ne le revoit plus que de loin en loin, et traverse toute la Cornouaille pour aller à de nouvelles conquêtes au Moustoir de Trébrivan.

A cette mission, comme presque partout, les habitants des paroisses voisines vinrent grossir les rangs des auditeurs si bien que l'église se trouva trop petite pour contenir la foule. C'est au milieu d'une lande que se dressait la chaire du prédicateur. A la fin de la mission, on planta une croix au lieu même où le saint missionnaire avait coutume de prêcher. Mais, plus tard, un bon paysan ayant remarqué que cette croix était sans cesse battue par les vents et les orages, l'enferma dans une sorte de hutte faite de bruyère. Ce fut l'origine de la chapelle de la Croix-

Neuve qui s'élève aujourd'hui dans la paroisse du Moustoir.

Les missionnaires, nous l'avons déjà vu, ne rencontraient pas toujours un tel empressement. Une des paroisses qu'ils évangélisèrent en 1659 et dont le P. Maunoir tait le nom, se présenta plutôt sous l'aspect d'un village païen que d'une paroisse chrétienne. La plupart des habitants ignoraient jusqu'à l'existence de Dieu et de Notre Seigneur Jésus-Christ. De plus, ils n'avaient pas la moindre notion de la morale. Ce qui est pire encore, ils ne voulaient à aucun prix se laisser instruire. Pourtant avec beaucoup de patience et de persévérance, et sous l'effet de la grâce, les missionnaires y accomplirent du bon travail.

L'année suivante, en 1660, nous retrouvons M. de Trémaria aux côtés du P. Maunoir à la mission de Daoulas. C'était l'hiver, et pour y venir il dut faire 12 lieues à pied dans la neige et la glace, tout infirme qu'il était. Bientôt ses infirmités ne lui laissèrent plus de répit et l'obligèrent à proportionner davantage ses travaux à ses forces. Néanmoins il donna, seul, la mission à l'Ile de Sein, travaillant du matin jusqu'au

soir, instruisit une fois de plus la paroisse d'Irvillac, passa le reste de l'année à Hanvec, à Saint-Éloi où il confessa, catéchisa et ravit ses auditeurs par ses sermons dont il puisait toute l'éloquence dans l'amour de Jésus crucifié. Dieu le soutenait dans sa faiblesse et lui envoyait parfois des secours extraordinaires.

Un jour, il avait organisé une procession générale de la paroisse de Hanvec à Notre-Dame de Rumengol. Epuisé de fatigue, il se sentait impuissant à la conduire. Or il avait une lieue à faire à pied et devait, au milieu d'une lande immense, adresser la parole à une foule de 10.000 pélerins accourus du Léon et de la Cornouaille. Plein de foi, il revêtit la soutane que portait autrefois Michel Le Nobletz, et soudain il recouvra assez de force pour exécuter le programme de la journée.

A Maël-Carhaix, à Sizun, à Pleyber-Christ, où l'amenèrent ses courses apostoliques, des collaborateurs dévoués partagèrent ses travaux et l'aidèrent à les mener à bonne fin : c'étaient, à Maël-Carhaix, M. Louarn et M. Tourmel, celui que la beauté de son langage et le prestige de son éloquence avait fait nommer le Ci-

céron de la Basse-Bretagne. A Sizun et à Pleyber-Christ, c'étaient MM. Rozec, recteur de Rosnoen, Tourmel et Louarn.

Il est probable qu'il travailla aussi aux missions du Faou, Rosnoen et Loperhet, paroisses voisines de Hanvec où il avait pour un temps établi son quartier général. Le Faou n'était alors qu'une trêve de Rosnoen. Mais la multitude qui se pressait à la mission était si considérable, que la ville, dit-on, se trouva trop étroite pour la contenir. Les missionnaires durent se séparer en deux bandes. Les uns s'établirent à Rosnoen, les autres restèrent au Faou, de telle sorte que les mêmes exercices avaient lieu simultanément et dans la chapelle tréviale et dans l'église de la paroisse.

Les missionnaires ne remportèrent pas des succès moins consolants dans la paroisse de Loperhet. C'est là qu'était né Mgr René du Louët, alors Evêque de Quimper. Pourtant le P. Maunoir faillit y perdre la vie. On était au 24 juin 1660, et le Vénérable conduisait la procession de la mission à une chapelle de Saint-Jean-Baptiste qui s'élève encore aujourd'hui au milieu de hautes futaies sur la rive

gauche de l'Elorn. Au moment où il y arriva, une troupe de pélerins se disposait à la danse. Déjà le son des binious commençait à retentir. Les enfants qui marchaient à la tête de la proces-



Plougastel-Daoulas. — Chapelle Saint-Jean

sion en chantant des cantiques, imprimèrent à leur voix tant de vigueur, qu'elle étouffa le son des instruments et interrompit la danse. Le Père Maunoir gravit alors la première marche d'un calvaire où s'élevait une grande croix, en face même de la chapelle. Il venait à peine de s'y

placer pour commencer son sermon, qu'un des joueurs de biniou, furieux de voir se perdre sa journée, se précipite à travers la foule. Il veut arracher le Père de sa place et l'occuper à son tour pour y jouer de son instrument. L'énergumène est bientôt arrêté. Mais au même instant : « Attendez ! s'écrie un gentilhomme plus soucieux de danse que de prédication et qui avait récemment commis un double meurtre; attendez ! avec mon épée je vais enfiler le prêcheur et la croix » Alors, soit que son bras devînt immobile, soit que son épée s'embarrassât dans le fourreau, il ne put la tirer qu'à moitié, et le P. Maunoir eut le temps de le désarmer. Quand on se fut saisi du gentilhomme et qu'on l'eut mis en lieu sûr, le Père reprit sa place sur la marche de la croix. Son discours ne trahit aucune émotion. Il prêcha avec la même assurance que si rien n'était arrivé. Le journal de ses missions, dit le P. Boschet, relate le fait tel que nous venons de l'écrire. Le Vénérable termine son récit par ces mots : « C'est moins l'appréhension de la mort que la crainte de voir Dieu offensé qui m'a porté à désarmer ce gentilhomme. Car, offense de Dieu

à part, quelle joie pour moi si j'avais eu avec S. Jean-Baptiste ce trait de ressemblance. La danse aurait été l'occasion de ma mort, comme elle l'avait été de la sienne.»

CHAPITRE XII

Missions de Haute-Bretagne

Bientôt la Haute-Bretagne désira avoir le bonheur d'entendre le P. Maunoir et M. de Trémaria. L'Évêque de Rennes, Mgr de la Motte-Houdancourt, voulait qu'on commençât par sa ville épiscopale. Les missionnaires se rendirent à Rennes vers le mois de mai 1661. Comme d'habitude, M. de Trémaria procurait l'argent nécessaire. Mais sa fortune commençait à être sérieusement ébréchée à force de subvenir aux frais des missions, et de ce fait, l'œuvre apostolique elle-même était en péril. Aussi une aumône de 1800 livres que leur fit remettre un ancien collègue de M. de Trémaria au Parlement fut la bien-venue et leur parut providentielle.

La mission se fit d'abord à la prison du Palais, puis à l'hôpital.

« Nous trouvâmes à la conciergerie, dit le Vénérable, un grand nombre de prisonniers. La plupart d'entre eux avaient été condamnés à mort dans d'autres cours. Ils en appelaient au Parlement de Rennes. On nous disait et on nous répétait qu'il était impossible de compter sur la pénitence de ces misérables, avant que leur arrêt leur eût été signifié. Mais l'expérience aussi bien que la foi nous avaient appris que l'Esprit-Saint souffle où il veut et que sa grâce n'est dépendante ni des temps ni des lieux. Aussi tout ce que nous pouvions avoir de forces et de dévouement, nous l'avons dépensé en faveur de ces malheureux. Grâce à la miséricorde divine, il n'en est aucun qui n'ait donné les marques d'un véritable repentir.

« Les deux premières semaines, deux des plus criminels se refusèrent à assister aux exercices de la mission. Ils ne voulaient à aucun prix entendre parler de Dieu. La prière a été notre unique secours. Elle ne tarda pas à être exaucée. Les coupables vinrent aux instructions et ils se convertirent comme les autres.

« Ces messieurs du Parlement n'en revenaient

pas de voir tant de scélérats si sincèrement convertis, avant même d'avoir été condamnés en dernier ressort. Et cependant leur conversion ne pouvait soulever aucun doute. Ils demandaient d'eux-mêmes à embrasser leurs accusateurs et semblaient tous courageusement résignés à subir la mort en expiation de leurs crimes.

« Ce miracle de la grâce causait un tel étonnement dans toute la ville, que les principaux personnages de Rennes voulurent en être les témoins. Le jour de la clôture de la mission, une foule immense accourut à la prison pour y contempler un si merveilleux spectacle. Le Procureur général fut même obligé d'intervenir pour assurer le maintien de l'ordre. »

« Ce n'est qu'au Ciel, dit le P. Maunoir en terminant son récit, que l'on saura à quels excès de bonté et de miséricorde Dieu a daigné descendre pour pardonner à ces grands pénitents. Qu'il est donc vraiment libéral et magnifique à l'égard de ceux qui viennent à lui dans toute la sincérité de leur cœur ! »

Après la prison, l'hôpital. M. de Trémaria, depuis sa conversion, avait une prédilection

pour les pauvres souffrants. Aussi fit-il l'impossible pour consoler ces malheureux, pour les mettre en état de gagner sûrement le bonheur du Ciel puisqu'ils n'avaient pas eu le bonheur de la terre.

Lui qui avait eu ce bonheur de la terre savait d'ailleurs qu'il est peu de chose, et il disait assez par son exemple que seul celui du Ciel compte, seul il peut satisfaire les exigences de notre cœur et de toute notre âme. C'est la prédication vivante qu'il était aujourd'hui pour ces Rennais étonnés qui avaient connu naguère un autre M. de Trémaria, fier gentilhomme, conseiller au Parlement, qui étalait avec orgueil son faste et sa richesse et qui, peut-être aussi, scandalisait plus d'un par ses fredaines.

Après Rennes, M. de Trémaria et cinq autres missionnaires allèrent à la Chapelle-Janson et y demeurèrent cinq semaines. Il y avait 14 ans qu'on n'avait fait aucun catéchisme dans cette paroisse. Mais la mission y renouvela la ferveur. Les missionnaires visitèrent toutes les maisons. Un conseiller au Présidial de Rennes les accompagnait et distribuait des aumônes aux pauvres honteux. Tous les paroissiens depuis l'âge de 7 ans se confessèrent.

Là encore, les missionnaires entendirent des histoires de sorciers. Un homme racontait que naguère un petit pâtre d'une douzaine d'années avait été prié par l'un de ses voisins de l'accompagner en promenade. La nuit les surprit à l'entrée d'une forêt où se trouvaient rassemblés quantité de gens de toutes conditions. Au milieu, trônait un personnage au visage hideux. L'enfant lui fut présenté par son guide. Le personnage lui promit monts et merveilles s'il consentait à l'adorer et à lui baiser les pieds.

Le petit pâtre refusa. Aussitôt son voisin tira de sa poche un pistolet pour le tuer. Mais l'enfant fit le signe de la croix et tout disparut.

Le lendemain, tandis qu'il gardait ses brebis, le petit berger vit descendre du ciel un enfant d'une beauté surhumaine qui lui dit : « Vous fites bien hier de ne pas adorer ce vilain qui trônait sur sa chaire. C'est un affronteur et un diable. Un Père viendra un jour proche de votre paroisse. Confessez-vous à lui et racontez-lui ce qui vous est arrivé à l'entrée de la forêt.» Peu après, une certaine personne de ce canton avoua, à l'article de la mort, avoir fait hommage au diable dans cette forêt et s'être donnée à lui corps et âme.

Et c'était le petit pâtre, devenu homme, qui fit ce récit au P. Maunoir, ce qui lui donna plus de confiance encore en la méthode qu'il avait héritée de Michel Le Nobletz.

Après cette mission, M. de Trémaria retomba malade, et ne put prendre part à celle de La Guerche que prêchèrent pendant un mois le P. Maunoir et quelques autres Jésuites.

Les missions de Haute-Bretagne remplissaient d'admiration le premier biographe du Vénérable : « Un volume entier, dit-il, ne serait pas de trop pour redire en détail les particularités de ces courses apostoliques. Ce qu'on peut néanmoins déclarer en toute vérité, c'est que partout où règnait le vice, on l'extermina ; là où la vertu était absente on l'y fit régner. »

Il est probable qu'en rentrant de Haute-Bretagne, M. de Trémaria s'arrêta à Sainte-Anne d'Auray avec le P. Maunoir et deux autres Pères que les Pères Carmes voulaient consulter, et qu'il se rendit à Auray où grandissait sa fille Corentine qui allait sur ses 15 ans. Le saint prêtre qu'était M. de Trémaria était certainement aussi bon père de famille. Ses voyages à travers tous les évêchés de Bretagne lui

donnèrent maintes fois l'occasion de revoir sa fille, surtout lorsqu'il prêcha des missions aux environs d'Auray.

Interrompues par des excursions en Cornouaille, à Douarnenez, Bannalec, Trébriven, Plévin, Motreff, les grandes missions de Haute-Bretagne reprirent bientôt.

Après Pâques 1662, la petite troupe est à Fougères. Auprès de M. de Trémaria, on voyait M. Galerne, recteur de Mûr, M. Guillaume Landry, recteur d'Ergué-Armel, plusieurs Jésuites du collège de Rennes auxquels s'étaient joints ceux du collège de Vannes. Leur mérite à tous était bien connu, et, sous la conduite du P. Maunoir, ils se dépensèrent avec un zèle si ardent à l'œuvre de la mission, que non seulement la ville de Fougères, mais encore tous les pays voisins se laissèrent entraîner au souffle de leur apostolat.

Plus de quarante paroisses, recteurs en tête, se rendirent en procession à Fougères. Le spectacle de la mission enthousiasma les fidèles au point que beaucoup y demeurèrent. Mais on ne savait où les loger, maisons et rues regorgeaient de monde, et il fallut dresser des tentes dans

la campagne pour les recevoir. Qu'importait d'ailleurs, pourvu qu'on pût se confesser, communier et gagner l'indulgence de la mission? Plusieurs attendirent deux jours et deux nuits à la porte du confessionnal sans prendre aucune nourriture. Le salut de son âme faisait oublier à chacun tous ses autres besoins.

Ce n'est pas impunément toutefois que toute cette population s'était imposé de telles privations. Les abstinences prolongées, les logements insuffisants, le manque d'hygiène, provoquèrent de graves maladies. Les missionnaires eux-mêmes n'en furent pas exempts. Quelques-uns tombèrent malades, deux moururent dont le Recteur d'Ergué-Armel, Guillaume Landry.

La mission de Fougères terminée, le P. Maunoir conduisit sa troupe dans sa paroisse natale, Saint-Georges de Reintembault. Il y reçut un accueil enthousiaste et fit mentir le proverbe que « nul n'est prophète en son pays. » En peu de jours, Saint-Georges fut régénéré.

CHAPITRE XIII

Nouvelles Missions de Tréguier

Pendant les années 1663 et 1664, nous perdons la trace de M. de Trémaria. Dans sa vie manuscrite, le P. Maunoir ne dit rien de ces années, et les autres documents ne le signalent pas davantage. Il est plus que probable cependant qu'il prit part aux mêmes missions que son maître, qu'on le revit sur les routes de Cornouaille allant de Kernével à Carnoët et à Plusquellec, de Douarnenez à Saint-Thurien et à Elliant, puis sur les routes du pays de Vannes de Ploerdut à Caudan, de Pluméliau à Plumergat.

Nous ne dirons pas les détails de chacune de ces missions. Disons simplement qu'en 1663, 60.000 hommes furent évangélisés et 10.000 confessions générales entendues. En 1664, le nombre des fidèles qui suivirent les missions

de Cornouaille et du pays de Vannes monta à 100.000, et l'on entendit 12.000 confessions générales. On ne peut se figurer, écrit un biographe, ce que furent ces multitudes innombrables qui affluaient là où l'on avait le bonheur d'avoir une mission.

De nouveau, l'évêque de Tréguier réclamait à grands cris les missionnaires. Nous retrouvons M. de Trémaria en Juillet 1665 dans la paroisse de Tonquédec. C'était la paroisse natale d'un de ses compagnons de la rue Coupeaux à Paris. Vincent de Meur, qui était aujourd'hui supérieur des Missions-Étrangères. Il avait appris le succès prodigieux des missions bretonnes et il voulait juger par lui-même de la manière de nos missionnaires et apprendre d'eux la méthode à laquelle ils recouraient pour découvrir et convertir les membres des sectes démoniaques. Il fit donc le voyage de Bretagne, et c'est dans le manoir de ses aïeux qu'il eut la joie de revoir M. de Trémaria et ses compagnons. Il fit son profit de leurs confidences et de leur expérience, prit lui-même une part active à la mission qu'il avait désirée pour sa paroisse natale, et rentra à Paris, persuadé d'a-

voir trouvé la bonne méthode qu'il fallait enseigner à ses jeunes gens.

Ainsi donc, avant d'envoyer ses clercs au Tonkin et en Chine, à l'époque où les Missions Étrangères allaient prendre une allure décisive et se faire sur une plus large échelle, c'est chez nous, en Bretagne, auprès des missionnaires bretons, que vint prendre des leçons d'évangélisation et d'apostolat, cet homme qui avait fait graver ces mots au-dessus de l'écusson de ses ancêtres : « Parler de Dieu ou se taire. » (1)

« Il faut l'avouer, disait-il, il y a ici quelque chose de divin ! »... « Que le prédicateur qui ne dit rien que d'assez commun arrache des larmes à tous ses auditeurs et à moi tout le premier : qu'il nous inspire à tous un regret sincère de nos fautes et qu'il n'y ait personne qui ne les pleure amèrement : non, l'éloquence humaine ne va pas jusque-là. C'est un miracle qui ne peut venir que de Dieu... »

Au début de cette mission de Tonquédec, on conduisit au P. Maunoir une jeune fille que ses parents croyaient possédée et qui n'était que

1. — Georges GOYAU, *op. cit.* p. 35.

folle, mais, d'une folie furieuse; on ne pouvait ni l'approcher ni lui faire prendre aucune nourriture. Le Vénérable ému de pitié, la bénit. Aussitôt elle s'adoucit, se laissa approcher, prit de la nourriture et recouvra la raison. Quelques jours plus tard, elle se confessait et communiait. Et, dans la suite, elle fut toujours pieuse et montra en tout un esprit sage et judicieux.

Les guérisons d'âmes furent plus surprenantes encore. La foi assoupie se réveillait sous le fouet des instructions. Le confessionnal faisait le reste. Les missionnaires, nombreux pourtant, ne suffisaient pas. Beaucoup de pénitents durent attendre huit ou dix jours avant de se confesser. Pendant tout ce temps-là, ils n'avaient qu'un peu de pain sec pour se nourrir et, la nuit, d'autre lit que la terre pour y prendre leur repos. Car, il ne faut pas l'oublier, au temps du P. Maunoir, une mission paroissiale devenait presque toujours la mission de tout un canton.

Une autre rencontre que fit à Tonquédec M. de Trémaria et qui devait avoir sur l'avenir des missions une influence providentielle, fut celle d'un jeune gentilhomme du nom de Hingant de Kérisac. M. de Kérisac, né le 12 octobre 1641

au château de Kerduel, en Pleumeur-Bodou, suivait les exercices de la mission. Il y fut si frappé des exemples de vertu donnés par l'ancien conseiller au Parlement de Bretagne, qu'il résolut lui aussi de devenir un chrétien exemplaire.

De son côté, M. de Trémaria, plein d'admiration pour les grandes qualités de ce jeune homme de 24 ans, pensa qu'il pourrait faire le bonheur de sa fille, Corentine de Saludem, qui allait avoir dix-neuf ans. C'était le seul enfant qui lui restait: Jacques, frère jumeau de Corentine, était mort au collège de Clermont.

Les entretiens entre le missionnaire et M. de Kérisac aboutirent à des accordailles et l'alliance souhaitée se fit en novembre suivant au manoir de Kerazan.

CHAPITRE XIV

Recrutement et formation de nouveaux Missionnaires

Entraîneur de foules, le P. Maunoir fut aussi un manieur d'élites. Il sut rassembler des ouvriers évangéliques et les unir dans une espèce de confédération pour exterminer le vice en Bretagne et pour y faire régner la vertu. Cette sainte alliance « est sans contredit l'évènement capital, le plus grand et l'essentiel miracle de cette merveilleuse histoire » (1). En 1640, lorsque le P. Maunoir commence, ils sont deux missionnaires, et ils resteront longtemps à deux puisque M. de Trémaria ne se joignit au Vénérable qu'après la mort du P. Bernard. En 1674, à

1. — Abbé Brémond, *op. cit.*, p. 112

la mort de M. de Trémaria, ils seront 300. En 1683, à la mort du P. Maunoir, ils seront 1.000. « Et l'on ne sait en vérité ce qu'il faut admirer davantage ou du Jésuite qui a su réunir cette multitude et la plier à ses propres volontés, ou de tant et tant de prêtres allégrement soumis à la discipline que le Jésuite leur imposait. » (1)

« Un des rares mérites de ce missionnaire est de n'avoir pas trop cru au « missionnaire », je veux dire, au prêtre de passage qui, pour quelques jours, fixe la curiosité et remue la sensibilité des foules, On oublie vite l'éloquence d'un étranger, on oublie jusqu'à ses miracles. Mieux inspiré, Maunoir a voulu faire des prêtres de paroisse autant de missionnaires perpétuels, de la vie paroissiale une mission ininterrompue. » (2)

Plus encore peut-être qu'aux missions générales, M. de Trémaria se donna de toute son âme au recrutement et à la formation de saints prêtres. Il savait que l'œuvre des missions ne serait durable qu'à la condition d'y gagner des prélats, des recteurs et des missionnaires zélés

1. — Abbé Brémond, *op. cit.*. p. 112.
2. — *ibid* p. 117.

et dévoués. Ecoutons ce que dit le P. Maunoir lui-même : « M. de Trémaria a eu le bonheur d'être aimé de plusieurs saints évêques qui ont contribué à son zêle. Il a aidé à gagner à l'esprit de la mission plusieurs ecclésiastiques en Bretagne et en France qui ont fait et qui font de grands biens aux lieux où ils se trouvent.

« Ses soins et son industrie à instruire des prêtres dociles et de bon jugement dans l'exercice de la mission ont fait des fruits presque incroyables. Car les ecclésiastiques voyant les exemples de leurs confrères missionnaires et voyant les trésors inouïs des miséricordes de Dieu à l'endroit des pécheurs, se trouvaient tout changés étant de retour chez eux. Prenant un autre genre de vie, ils portaient les autres à faire comme eux et à aller travailler dans les missions, après y être disposés par la retraite. En outre, ils édifiaient tellement leurs paroissiens qu'on venait se confesser à eux des paroisses prochaines avec tant de bénédictions du Ciel que leur demeure en leur paroisse ressemblait à une mission car ils prêchaient et confessaient tous les jours. A la faveur de ces prêtres évangéliques (assidus) à catéchiser, prê-

cher et confesser, on a eu des paroisses entièrement changées, des scandales dissipés, des danses de nuit et de fête et de dimanche abolies, les inimitiés pacifiées, les chansons déshonnêtes ensevelies, l'ivrognerie beaucoup diminuée.

« On bénit Dieu de voir les enfants et les gens des champs bien instruits, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie fréquentés, l'oraison installée parmi les grands et les petits, l'empire de Satan en décadence et enfin l'esprit de la primitive Église ressuscité, le tout par la grâce de Jésus-Christ et la coopération des missionnaires qu'on a formés dans les missions de ce siècle. » (1)

Une ophthalmie qui le menaçait de la perte totale de la vue, obligea M. de Trémaria à se rendre à Paris en 1666. Il y demeura près d'un an au Séminaire des Missions-Étrangères. S'il se soigna, il profita aussi de son séjour pour recruter sur place de nouveaux ouvriers. Mais cette année fut surtout pour lui une année de retraite. Après la vie active, la vie contemplative. « Excepté le temps du repas et du repos qui ne

1. — Vie manuscrite de M. de Trémaria, chapitre XI.

durait pas plus de deux heures chaque nuit, il était continuellement uni à Dieu dans l'exercice de l'oraison intérieure qui n'était interrompue qu'au temps où il fallait dire son bréviaire... bien qu'il fût extrêmement incommodé de la vie. »

Le but qu'il s'était proposé fut atteint. Il retrempa sa ferveur, gagna de nouveaux ouvriers et les éclaira sur la méthode en usage dans les missions de Basse-Bretagne. Sur ces entrefaites, malade encore, il apprend que Vincent de Meur et ses compagnons se disposent à donner une mission. Il laisse là médecines et médecins et marche à la suite des missionnaires. Il les trouva tels qu'il les souhaitait et suscita parmi eux de nombreuses vocations aux Missions Bretonnes. Et ces prêtres recrutés par M. de Trémaria, unis aux prêtres bretons qui combattaient depuis longtemps le bon combat, imprimèrent à ces missions un élan nouveau.

Mais c'est surtout en Bretagne même qu'il s'ingénia à faire surgir une légion de prêtres apôtres. Il y réussit pleinement puisque dans le seul évêché de Cornouaille il en suscita 200. De cette pépinière « les évêques ont tiré un

grand nombre de prédicateurs et de recteurs qui ont édifié le peuple. Les bénédictions de Dieu ne leur ont pas manqué non plus que les persécutions qui leur ont servi de semence pour augmenter leur nombre. Dieu a vraiment assisté M. de Trémaria dans ce dessein de former des missionnaires. »

Notre intention n'est pas du tout d'exagérer le rôle de M. de Trémaria aux dépens de celui du P. Maunoir qui reste le génie et le maître. Mais les Missions Bretonnes eussent-elles été vraiment la magnifique épopée qu'elles ont été, si M. de Trémaria n'était pas venu, s'il n'avait pas mis à la disposition du chef non pas seulement sa fortune mais aussi et surtout les prêtres gagnés et recrutés par lui ? Tout ce qu'il faisait d'ailleurs, c'était sur le conseil ou l'ordre du P. Maunoir dont il fut assurément le compagnon le plus fidèle. Oubliant sa haute origine, il s'était fait humble parmi les humbles, voyait dans le P. Maunoir son père et son maître et lui obéissait toujours aussi ponctuellement que s'il avait fait envers lui le vœu d'obéissance.

CHAPITRE XV

Missions de Léon et de Tréguier
L'Œuvre des Retraites

Le pays de Léon n'avait guère jusqu'ici reçu la visite de nos missionnaires. Peut-être le besoin ne s'y faisait-il pas sentir d'une manière aussi pressante que dans d'autres évêchés. Il semble plutôt que les prêtres du Léon regardaient d'un mauvais œil l'œuvre du P. Maunoir. Était-ce jalousie ? Était-ce peur d'être contraints à plus de zèle ? Peu importe. Mais ils portèrent leurs plaintes à Mgr de Léon, accusant les missionnaires d'être des imprudents, des brouillons, bons tout au plus à jeter le trouble dans les âmes.

M. de Trémaria, nous l'avons dit, prit leur défense. Et Mgr Visdelou, bien renseigné cette

fois, pria le P. Maunoir de déployer au service du Léon le dévouement dont il avait donné tant de preuves en Cornouaille, dans le Tréguier, en Haute-Bretagne et dans le pays de Vannes. Il lui remit, sur-le-champ, signé de sa main et scellé de son sceau, un écrit qui lui accordait plein pouvoir d'instruire à son gré toutes les paroisses sur lesquelles il avait autorité.

On commença par Recouvrance, à la demande de la duchesse de Brissac, de l'autorité de laquelle relevait ce faubourg de Brest. C'était alors un repaire de vice et d'ignorance, et la mission y fut difficile. Les résultats en furent cependant consolants. « Qu'elle est bien nommée Notre-Dame de Recouvrance, cette église où s'est donnée la mission, s'écrie le P. Maunoir, car ils sont nombreux les pauvres pécheurs qui par l'assistance de Marie y ont *recouvré* la grâce ! »

Le 21 septembre 1668, jour de la fête de Saint-Matthieu, s'ouvrit la mission de Landivisiau. M. de Trémaria avait demandé vingt-cinq missionnaires pour cette grande œuvre. Ici encore on rencontra des difficultés. « Le diable



Notre-Dame du Folgoët

ayant un pressentiment qu'il était en danger de perdre un grand nombre de ses clients tâcha d'entraver cette entreprise, suscitant des personnes de toute condition qui firent leur possible pour empêcher cette sainte action. » Mais Dieu fut le plus puissant. De tout le Léon, on vint en foule à Landivisiau, et le concours du peuple fut si grand qu'il fallut prêcher sur la place du Marché. A la clôture de la mission, le jour de la communion pour les Trépassés, 40.000 personnes s'approchèrent de la Sainte Table. Sept prêtres distribuèrent la communion sans interruption depuis 5 heures du matin jusqu'à la fin de la journée. Le fait peut paraître incroyable tout d'abord. Mais qu'on se rappelle la dévotion légendaire des Bretons envers les âmes du Purgatoire. Qu'on sache l'insistance avec laquelle les missionnaires exhortaient les vivants à soulager les morts, et le soin que l'on prenait, dès que le jour de la communion pour les Trépassés était fixé, à le faire annoncer dans toutes les paroisses, six lieues à la ronde.

L'année suivante, ce fut le tour de Lesneven. Aux vingt missionnaires qui y travaillèrent

étaient venus se joindre un docteur de Sorbonne, M. Esnault, venu à pied de Paris en Bretagne, et un jeune bachelier en théologie. Des conversions nombreuses et éclatantes récompensèrent leur zèle infatigable.

Il s'y passa des choses étonnantes. Une personne de grande vertu, éloignée de 16 lieues de Lesneven, fut ravie en esprit et portée dans l'église de Notre-Dame du Folgoët. Là elle vit des anges remplir cinq calices d'or du sang qui coulait des plaies du crucifix de cette église et les distribuer ensuite à cinq des confesseurs de la mission. Elle vit les anges remplir une seconde fois leurs calices du même sang qu'ils distribuèrent à cinq autres confesseurs. Or, au moment de cette vision, il n'y avait que dix prêtres à la mission de Lesneven. On attendait les autres.

« L'ardeur de tout ce peuple pour la mission, les grandes et fréquentes conversions, marquèrent l'efficacité du sang du Sauveur. »

Entre temps, M. de Trémaria avait revu le Cap qui lui restait cher. Après Audierne, Esquibien et Primelin, il avait travaillé à la mission de Saint-Tujen, dans cette église où il avait fait

ses premières armes après sa conversion. Et ces différentes missions eurent un éclat inaccoutumé venant de la présence du nouvel évêque de Quimper, Mgr de Coetlogon, qui profita de la circonstance pour faire avec plus de fruit ses premières visites pastorales et pour administrer le sacrement de Confirmation.

Au début de 1671, M. de Trémaria est à Lannion. Nous ne pouvons citer toutes les paroisses où il se dépensa. Le P. Maunoir ne note pas toujours sa présence dans les missions où, selon toute vraisemblance, il devait se trouver. Nous nous contentons donc de parler uniquement de celles où il est signalé nommément.

La mission de Lannion marque un nouveau stade dans l'œuvre missionnaire. Le P. Maunoir était hanté par l'idée de fonder à Quimper une maison de retraite semblable à celle qui fonctionnait à Vannes depuis 1662 et où des prêtres, des magistrats, des gentilshommes, des bourgeois, des artisans, des laboureurs, des vieillards et des jeunes gens venaient suivre, pendant huit jours, les exercices spirituels de Saint Ignace. C'était un abrégé de la mission avec tous les avantages de la solitude.

L'œuvre fut réalisée. La maison de retraite s'ouvrit en 1670. Mais bientôt le Vénérable, l'esprit toujours tendu vers plus de perfection, se dit, avec raison, que la plupart de ceux qui suivaient une mission ne pourraient jamais avoir le loisir de suivre une retraite à Vannes ou à Quimper. Si l'on transformait la mission elle-même en retraite pour les âmes d'élite? M. de Trémaria est là qui a toute la compétence et la sainteté voulues pour mener à bien le projet.

On en fit l'essai à la mission de Lannion. Tandis que la mission générale était prêchée à l'église principale par le P. Maunoir aidé de 30 à 40 collaborateurs parmi lesquels Mgr de Tréguier ne dédaigna pas de se ranger, la retraite, sous l'impulsion de M. de Trémaria, se donnait dans la chapelle des Pères Augustins. Elle était suivie par les âmes désireuses d'avancer dans les voies de la vertu. Le moyen mis en œuvre pour leur inspirer un plus grand amour de Dieu était l'apprentissage de la méditation des souffrances de Notre-Seigneur. Chaque retraite était d'une semaine et M. de Trémaria réduisit la Passion du Sauveur à sept méditations

principales. Ainsi le dimanche, on méditait sur la prière et l'agonie au Jardin des Oliviers; le lundi sur la flagellation, le mardi sur le couronnement d'épines, le mercredi sur la condamnation à mort, le jeudi sur le portement de croix, le vendredi sur le crucifiement, le samedi sur la descente de croix.

Au commencement de chaque méditation, M. de Trémaria, après avoir exposé en quelques mots le sujet de l'oraison, apprenait aux retraitants à s'en former au fond du cœur une vive image et à fixer sur elle toutes leurs pensées et tous leurs sentiments. Peut-être, pour aider à ce résultat, se servit-il dès lors, comme cela se pratiquait à Vannes, de transparents éclairés qui mettaient, sous les yeux de tous, la scène de la Passion sur laquelle on méditait. Le prêtre faisait à haute voix la méditation. S'il ne donnait aux raisonnements de l'esprit qu'une part assez restreinte, par contre il laissait déborder de son cœur tous les sentiments de compassion, de repentir, de générosité, d'amour qu'il éprouvait lui-même. C'était, on le voit, une méthode aussi facile qu'efficace, et aujourd'hui comme alors elle est à la portée des âmes

les plus simples. C'était en somme, à peine retouchée, celle que suivait déjà à Paris M. de Trémaria quand il répondait au P. Bagot qu'il n'en savait aucune.

Il savait maintenant, par expérience, quel bien il en avait retiré lui-même, quelle puissance et quel attrait exerce sur une âme la contemplation de la souffrance du Sauveur. Cette oraison, à la portée de tous, fit que les trois retraites successives de Lannion firent un bien incalculable. Car la mission, bien que terminée, continua à produire son effet. Les 900 personnes qui avaient suivi les retraites de M. de Trémaria appartenaient à différentes parties du diocèse. En retournant dans leurs contrées respectives, elles portèrent avec elles la méthode de méditation qu'elles avaient apprise, l'apprirent à d'autres. Et ainsi l'oraison mentale fit bientôt et partout de rapides progrès.

C'était le moment où un autre collaborateur du Vénérable, M. Le Gall de Kerdu, recteur de Servel, venait de dédier à l'évêque de Tréguier la première édition française de son *Oratoire du Cœur*. Ce petit volume était orné d'images symboliques dont la vue avait consolé les regards

mourants d'Alexandre VII et sanctifié ses dernières souffrances. Elles couraient alors entre toutes les mains, et, jointes aux enseignements de la retraite, servaient à faire régner de plus en plus dans les cœurs Jésus crucifié.

Encouragé par ces succès, le P. Maunoir propagea l'oraison mentale dans l'évêché de Quimper. Les paroisses où se donna la mission en 1671 furent les premières à en cueillir les fruits. Et l'on vit même des petits enfants s'adonner à cette manière de méditation et y réussir parfaitement comme ceux que le P. Maunoir rencontra un jour en allant à Crozon.

« L'un d'eux, dit-il, n'avait pas encore dix ans. Je lui demandai comment il s'y prenait pour méditer la Passion. Devant ses réponses, grande fut ma surprise : il en savait sur ce sujet beaucoup plus long que je ne lui en aurais appris. « C'est dans mon cœur, me disait-il, que je considère mon divin Sauveur. Je l'y vois, tantôt attaché à la colonne et déchiré par les fouets des bourreaux, tantôt couronné d'épines ou chargé de sa croix, tantôt encore mourant sur la croix. Il me semble qu'à ses pieds je vois de mes yeux la Sainte Vierge elle-même. Je

demande alors à cette bonne Mère quel est celui qui souffre ainsi, quelle est la raison de ses souffrances, pour qui il les a endurées, de quel fruit elles ont été pour nous, et s'il est raisonnable de le laisser souffrir seul. Enfin je l'interroge encore pour savoir d'elle ce que Notre Seigneur demande de nous, puisque c'est pour nous qu'il a si cruellement souffert, et ce que je dois faire moi-même pour lui avant de le quitter et d'achever ma prière.

« La Sainte Vierge, ajouta-t-il, j'en suis du moins bien persuadé, répond à toutes mes questions. Je les médite alors en silence. Puis j'adore Notre-Seigneur souffrant pour moi. Je compatis à ses douleurs, je le remercie de l'amour qu'il témoigne aux hommes en mourant pour eux. Je m'offre à partager ses souffrances, je le conjure de ne pas permettre qu'on l'offense encore, je lui demande pour moi la grâce de ne l'offenser jamais et je lui promets, s'il veut bien m'en donner la force, de le servir jusqu'à la mort... »

Un tel exposé, simple et complet, sortant de la bouche d'un enfant est évidemment extraordinaire et peut paraître invraisemblable, mais

il prouve, comme le dit le P. Maunoir en terminant son récit, combien mystérieuses et profondes sont les voies de Dieu. « Si les pauvres enfants des champs, les petits pâtres qui n'ont d'autre compagnie de celle de leurs troupeaux, peuvent aussi facilement s'entretenir de la Passion du Sauveur, que ne pourront pas des âmes plus cultivées ? C'est donc un devoir pour moi d'engager tout le monde, les grands et les petits, à graver profondément dans leur cœur le plus touchant des mystères de la religion. »

C'est à quoi M. de Trémaria travaillera avec son maître, de toute son âme.

CHAPITRE XVI

Dernières Missions

L'année 1672 ramena les missionnaires à Quimper, à Pont-Croix, à Landudec, à Beuzec-Cap-Sizun, à Mahalon, à Tourch. Puis de Cornouaille ils passèrent dans le Tréguier où M. de Trémaria fit donner une mission à Pédernec. On y forma plusieurs nouveaux missionnaires et on y opéra de nombreuses conversions. M. de Trémaria fut averti par Dieu qu'en procurant cette mission de Pédernec, il avait fait descendre sur les âmes le sang de Jésus-Christ pour y produire la guérison et la sanctification. Pour lui, jamais sa parole ne fut plus embrasée du feu du Saint-Esprit. Il prêcha avec une telle ferveur qu'il en tomba malade d'un mal qui l'accompagna le reste de

sa vie ; il contracta le germe de ces ulcères qui devaient peu à peu le conduire au tombeau.

La procession générale de fin de mission se rendit à la chapelle de Saint-Hervé qui couronne le sommet du Méné-Bré. Trente mille personnes y assistèrent tout émues de la représentation des mystères du Calvaire. L'on vit même un habitant de Guingamp qui, au début de la procession, tournait en dérision la foule en pleurs, s'attendrir lui aussi devant le spectacle, pleurer comme les autres et se convertir.

Une particularité de cette cérémonie prouve combien était grande la ferveur du prédicateur et des auditeurs. Le P. Maunoir avait à peine commencé son discours qu'une pluie battante se mit à tomber et dura pendant toute la cérémonie qui, d'après la tradition, dura trois heures. Or personne ne quitta sa place pour se mettre à couvert, pas même l'évêque de Tréguier ni M. de Trémaria qui, sans marquer d'impatience, se laissèrent mouiller comme tout le monde.

Selon la coutume, les missionnaires firent à Pédernec la visite des maisons. Il y eut également un jour de communion générale pour les Tré-

passés. Quelques jours avant cette communion, un chrétien de la paroisse, mort depuis peu, apparut à l'un de ses enfants et lui dit : « Il y aura dimanche prochain un grand banquet à Pédernec. Assistez-y pour moi. »

Pendant le carême de cette année 1672, M. de Trémaria avait parcouru en apôtre les paroisses de Pleumeur-Bodou, de Brélévenez, de Servel et de Trégastel, prêchant, confessant, enseignant partout l'oraison du cœur. Il conduisit de Brélévenez au Coz-Guéaudet une procession de 1.500 enfants, les garçonnets déguisés en anges, les fillettes en religieuses. Tout ce petit monde chanta avec tant de cœur et de foi les cantiques de la Passion que les 40.000 personnes qui assistaient à la fête en étaient émues jusqu'aux larmes. Dieu fit connaître à M. de Trémaria, par des voies particulières que nous ignorons, combien sont agréables à sa divine Majesté ces processions où l'on représente les mystères de la vie, de la Passion et de la mort de son Fils. Et il apprit de la même manière tout le bien que la procession de Brélévenez au Coz-Guéaudet avait produit dans les âmes des figurants et des spec-

tateurs. Une sainte personne y fut avertie surnaturellement que Notre-Seigneur laissait tomber sur les missionnaires le sang qui coulait de ses blessures.

Dieu fit voir à cette même personne l'affection tendre de Notre-Dame pour les missionnaires. Elle vit en esprit cette Mère de miséricorde prosternée aux pieds de son Fils, et elle entendit cette parole sortir de sa bouche : « Je vous recommande, mon cher Fils, les missionnaires. Ils tâchent d'accroître votre gloire et ils vous amènent les pécheurs repentants. » Elle tomba en défaillance une semaine entière pendant laquelle, jour et nuit, elle entendait la même requête de la Vierge.

« Tout le monde est d'accord, termine le P. Maunoir, qu'il ne s'est jamais vu aucune procession en Tréguier qui ait tant touché les cœurs. »

La vive impression qu'avait produite sur les bourgeois de Guingamp la mission de Pédernec les décida à demander la même faveur à leur évêque. Celui-ci la leur accorda facilement. M. de Trémaria envoya trente missionnaires de Cornouaille et du Tréguier à cette mission

qui dura cinq semaines, au début de 1673. Lui-même averti par une voix surnaturelle, comme il l'était souvent, que Dieu recevrait dans les bras de sa miséricorde les pécheurs qu'il amènerait à ses pieds, obéit aussitôt, bien qu'infirme et très souffrant. Il s'occupa surtout de la retraite et y enseigna l'oraison du cœur. Il avait pour le faire une grâce particulière. Sa parole éclairée et embrasée par la méditation des plaies du Sauveur produisait toujours d'étonnantes conversions. Le bien qu'il avait fait à Lannion, il le renouvela à Guingamp. Mais sa pauvre santé y subit de telles atteintes que le P. Maunoir le contraignit de se retirer auprès de sa fille et de son gendre dans la terre de Kerduel, en Pleumeur-Bodou.

Mais sentant la vie le quitter, il voulait mourir sur la brèche. Coopérer jusqu'au dernier soupir au salut des âmes, n'est-ce pas la meilleure préparation à la mort ? Il organisait de loin la grande mission de Saint-Pol de Léon. Puis, non content de procurer le nécessaire pour nourrir et entretenir trente missionnaires un mois durant, il s'offrit lui-même à partager leurs travaux, au risque d'aggraver ses plaies

que les médecins jugeaient mortelles. Le P. Maunoir l'ayant, dans une visite à Kerduel, trouvé moins souffrant, bien qu'il fût irrémédiablement condamné, l'emmena avec lui à Saint-Pol.

La mission commença au milieu d'octobre 1673. Sous la conduite de M. de Trémaria, d'excellentes âmes s'y adonnèrent avec ardeur à la pratique de l'oraison. Avec le recrutement des missionnaires et l'organisation matérielle des missions, la création d'une élite fervente était devenue sa spécialité.

Un bon nombre de nouveaux ouvriers formés à la méthode missionnaire, beaucoup de bonnes âmes ouvertes à la pratique de la méditation, un nombre immense de pécheurs endurcis ramenés à Dieu, la ville entièrement changée, tel fut le bilan de la mission de Saint-Pol qui vit 10.000 hommes venir à la communion pour gagner l'indulgence plénière applicable aux Trépassés.

M. de Trémaria y acheva de consumer ses forces. A la fin des exercices, il tomba dans une si grande faiblesse qu'il fallut l'emporter à Kerduel. Le P. Maunoir l'y suivit. Mais



Cathédrale de Saint-Pol de Léon

voyant que la maladie traînerait en longueur, il demanda à M. de Trémaria de lui permettre de continuer la guerre qu'il faisait au démon. Il promettait du reste de ne pas trop s'écarter et de se tenir prêt à répondre au premier appel.

La rude journée de l'ouvrier évangélique s'achevait. Bientôt sonnerait pour lui l'heure du salaire.

CHAPITRE XVII

Vertus de M. de Trémaria

Il serait temps de jeter un coup d'œil d'ensemble non pas sur l'œuvre de ce grand missionnaire, car l'œuvre est connue, c'est celle du P. Maunoir lui-même, mais sur les vertus de cet homme qui un jour se mit sur les pas du Vénérable et le suivit ensuite aussi fidèlement que son ombre, tout en restant toujours dans cette ombre.

Personne n'a mieux connu le disciple que le maître. Aussi nous contenterons-nous de transcrire mot pour mot le chapitre de la *Vie manuscrite* que le P. Maunoir a intitulé « Vertus dont M. de Trémaria accompagna son ministère apostolique. »

« Le bon exemple et la vertu sont les ressorts

efficaces d'un homme vraiment apostolique, et les paroles des missionnaires sans les œuvres sont semblables au son d'une cymbale. Il n'y a rien qui édifie davantage que la conversion d'une personne qui, ayant été esclave du péché et de l'esprit du monde, s'emploie à prêcher Jésus-Christ et à gagner les âmes comme firent St Paul et St Augustin.

M. de Trémaria a passé avant sa conversion pour un des plus mondains de son temps. Tous ses discours et sa conversation étaient pleins de l'esprit qui l'animait. Il chérissait son corps et les délices plus que sa conscience. Dès le moment de sa conversion, il changea comme une goutte d'eau versée dans un vaisseau plein de vin, et ce changement n'a pas été passager, mais constant jusqu'à la mort.

Dès qu'il entra dans le séminaire de Paris, il fit couper ses cheveux poudrés et frisés, encore qu'il n'eut aucun Ordre, et se revêtit d'habits fort grossiers depuis sa vocation jusqu'au dernier soupir.

Il n'a jamais fait aucune visite par simple complaisance, ni fréquenté les grands et personnes mondaines. Il ne les visitait que lors-

qu'il avait espérance de les porter au mépris du monde. Il fréquentait les hôpitaux pour y loger et confesser les pauvres, comme il fit à Paris, à Morlaix et à Rennes. Il allait voir les



Quimper. — Ancien Collège des Jésuites.

malades pour les ouïr en confession et les consoler, les personnes affligées pour leur administrer de la consolation. Il conversait d'ordinaire avec les enfants et les bonnes gens des champs.

Devant qu'il se donna à Dieu, dans les cam-

pagnes, il se piquait de parler et passer pour un gentilhomme d'une belle conversation. Il changea bien de note dès les premiers jours qu'il fut touché de Dieu : il était d'ordinaire retiré en sa chambre et ne parlait à personne si ce n'était dans les occasions importantes.

Son humilité était extraordinaire : il écrivait et disait à ses plus fidèles confidents qu'il était le plus abominable des hommes, un chien pourri, et qu'il eût dû aller par le monde pour faire amende honorable à Dieu pour ses péchés. Il fuyait la gloire et les louanges autant qu'il les avait aimées et recherchées.

Un jour, en la ville d'Audierne, une personne lui ayant témoigné l'estime qu'elle portait à sa vertu, il s'enfuit vite comme si on avait voulu lui jeter du feu au visage.

Il avait étouffé tous les sentiments de la nature et du sang. Un jour on lui apporta la nouvelle de la mort de son fils unique qui étudiait à Paris au collège de Clermont. On lui écrivait qu'il était mort en disant ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Il ne versa aucune larme ; il leva les yeux au ciel di-

sant : « *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum.* » Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a enlevé. Que son saint nom soit béni.

Pour son corps, qu'il avait autrefois dorloté avec tant de délicatesse, il le traitait d'une façon étrange et jeûnait trois fois la semaine et portait le cilice nuit et jour. Il fallut que son directeur lui commandât de mitiger cette rigueur incompatible avec les travaux de la mission et ses infirmités corporelles très fréquentes. Il ne dormait la nuit que trois heures tout au plus et se levait hiver et été toujours à trois heures après minuit. Son premier directeur (le P. Maunoir) atteste l'avoir vu à table raillé et moqué, injurié en pleine face et cela par ceux qui avaient été ses familiers pendant sa prospérité dans ce siècle, sans qu'il répondît par une seule parole. Il avait toujours présente cette pensée : *Mundus transit et concupiscentia ejus*, et les trois puissances de son âme étaient jour et nuit abîmées et perdues dans le côté ouvert du Sauveur. Dans cette chambre ardente il puisa une foi inébranlable qui était la nourriture de son âme. On peut lui appliquer l'éloge de l'homme de Dieu que

s'étaient figurés St Paul et David : *Justus meus ex fide vivit, omnia opera ejus in fide*, le juste vit de la foi, toutes ses œuvres ont leur source dans la foi. Quand il rencontrait des personnes libertines qui semblaient attaquer cette première des vertus surnaturelles, il leur imposait silence.

A l'article de la mort, il dit qu'il était content de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la foi et la religion catholique. Dans cette source de grâces et de vertus, il lui fut donné une force d'esprit et une confiance en Dieu qui le rendaient intrépide où les plus hardis tremblaient.

L'année 1672, étant le jour de Saint-Matthieu (21 Septembre) sur mer, il survint une tempête universelle qui déracina plusieurs arbres prodigieux et fit submerger plusieurs grands navires. M. de Kérisac, son gendre, nous rapporte qu'il était en ce danger aussi paisible qu'en son lit (1). Il a attesté la même égalité d'esprit en plusieurs autres périls et rencontres fâcheuses.

Dans la même fournaise (le côté ouvert du Christ), son âme s'embrasa d'un amour très

---

1. — Nous ignorons où et pourquoi M. de Trémaria fit ce voyage sur mer.

ardent et constant de Jésus crucifié. Il n'avait d'amour que pour Dieu. Au commencement de ses lettres, il écrivait ces mots : Dieu seul ! Son cœur était mort à toutes les créatures pour s'unir au seul créateur. Sa volonté était fondue et anéantie en Dieu. Il ne voulait, il ne cherchait que la volonté de Dieu. Il n'espérait les choses du monde et ne s'en réjouissait qu'au bon plaisir de Dieu. Tout le reste lui était indifférent ; il ne voulait ni santé, ni maladie ; ni honneur, ni déshonneur; ni vie, ni mort; ni longue, ni courte vie; ni biens, ni pauvreté. Il voulait tout et ne voulait rien. Il avait un grand cœur et voulait tout ce que Dieu voulait. Hors Dieu et sa volonté, il ne voulait rien. Jamais il n'a omis aucune chose qu'il crût pour la gloire de Dieu, s'il en pouvait venir à bout. Il unissait toutes ses actions avec celles que Notre-Seigneur avait faites, et il avait les mêmes intentions qu'avait eues le Sauveur.

Dans la même académie sacrée de la plaie du côté de Notre-Seigneur, il a conçu le zèle du salut des âmes qu'il a reconnu écrites dans les mains et les pieds du Rédempteur. Ce zèle lui a fait dire souvent qu'il ne trouvait rien en

ce monde de plus précieux que la mission et l'emploi où l'on travaille pour le salut des âmes. Dans le même lieu, il apprit à parler de Dieu et à Dieu. Il apprit à catéchiser et à prêcher avec telle contention, qu'il tirait souvent des larmes des auditeurs, les portant à un parfait changement de vie. Il devint si versé dans l'oraison intérieure, qu'il apprit dans cet adorable sanctuaire, qu'il passait la plupart des jours et des nuits, hors les occupations de la mission, dans cet emploi des anges.

Que dirai-je de l'affection qu'il portait aux croix et souffrances, et de la patience et longanimité à les supporter ? Ceux qui l'ont pratiqué déposent qu'il n'ont jamais remarqué aucune marque d'impatience dans ses maladies et infirmités qui ont été très grandes et très fréquentes.

Il avait une tendresse particulière pour le Saint Sacrement qu'il a tâché d'installer dans plusieurs lieux. Nonobstant ses continuelles infirmités, il disait tous les jours la messe jusqu'à deux ou trois jours avant son extrême-onction. Ce sacrifice lui donnait tous les jours de nouvelles forces. Cet amateur des délices des anges demeura une fois trente jours entiers

en silence et retraite pour faire oraison où Dieu lui fit des grâces prodigieuses ainsi que rapporte son Directeur.

L'amour divin est industrieux pour trouver les moyens de multiplier la gloire de Dieu. L'amour qu'il portait à Jésus crucifié le porta à trouver des voies pour planter dans les âmes l'amour de la Passion de Notre-Seigneur. Il s'appliqua avec un soin particulier de faire entrer dans les monastères de religieuses, parmi les épouses de Jésus-Christ crucifié, l'oraison du cœur qui a pour objet Jésus-Christ crucifié, son amour et son imitation. Par cette sainte échelle, il a conduit à une haute perfection plusieurs âmes religieuses en la Haute et Basse-Bretagne. Il a mis cette sorte d'oraison parmi les pauvres gens des champs, aux évêchés de Tréguier, Léon, Dol, Cornouaille et Rennes. Par cette sainte pratique, il a gagné à Dieu des paroisses tout entières. La sacrée Vierge lui a mis entre les mains, et même le Sauveur crucifié (a mis) à sa direction, un grand nombre d'âmes choisies parmi les pauvres gens de la campagne, qu'il a conduites à une perfection admirable accompagnée de grâce qui nous marquent les

trésors de sa miséricorde dans les cœurs humbles, simples et dépouillés de l'amour du monde. S'il était permis de parler des personnes vivantes et des vertus de quelques particuliers, je jetterais l'étonnement dans l'esprit de plusieurs qui diraient : *Indocti rapiunt cælos.* Ce sont les ignorants qui emportent le Ciel.

Dans toutes les missions qu'il a faites ou fait faire, il a voulu qu'on fît faire aux grands et aux petits, à une heure assignée, cette sorte d'oraison du cœur. C'est un sujet de grande édification de voir la modestie et la piété des chrétiens où l'on fait la mission en cette manière.

Nous avons montré que Dieu l'avait fait monter, par cette sorte d'oraison du cœur, à un haut degré d'union. Il a déclaré à une personne confidente que les trois premières années après sa conversion, il était tellement abîmé dans cet objet et les trois puissances de son âme y étaient tellement unies ou perdues, qu'il ne s'apercevait pas des objets sensibles souventes fois.

Que dirai-je de la soif inaltérable et constante qu'il avait du salut des âmes ? Dans la plupart des missions, il se trouvait malade, mais

tout incontinent qu'il pouvait respirer, il retournait à la charge depuis le matin jusqu'au soir.

J'avais oublié qu'il avait une grâce particulière au tribunal de la Pénitence. Il est assuré qu'un grand nombre de pénitents vont en



Brélévenez

Enfer, manque de sincérité à dire tous leurs péchés, les uns étant détournés par la honte, les autres par les artifices, promesses ou menaces du démon. Il avait une sainte adresse et une douceur particulière pour ouvrir le cœur à toutes sortes d'espérances. Si je disais que

Notre-Seigneur, le Saint-Esprit, la Sainte Vierge, les Saints et les Anges lui envoyaient des personnes à qui le malin esprit avait fermé le cœur et la bouche plusieurs années; si j'assurais qu'il a levé et rompu les cadenas qui avaient fermé les bouches de ces pauvres abusés, je n'aurais aucun scrupule d'avoir rien dit qui blessât la vérité.

Au commencement de ses missions, une personne s'étant présentée au Tribunal, il l'interrogea d'une certaine espèce de péché. La pénitente l'ayant nié, il répéta par trois fois la même interrogation, ne se sentant satisfait ni de la première, ni de la seconde réponse. Celle-ci, persistant à nier ses péchés et ayant reçu l'absolution, se transporta à la Sainte Table. Le prêtre étant prêt à lui donner le corps de Notre-Seigneur, elle tomba comme morte à terre, toute évanouie. Étant revenue à elle, Notre-Dame s'apparut à elle et lui dit qu'elle retournât se confesser du péché qu'elle avait nié à M. de Trémaria par trois fois consécutives. Elle se leva tout incontinent, tellement transportée de douleur, qu'elle avoua publiquement son sacrilège, qu'elle alla se confesser sur

l'heure, et à ce que les autres ne tombassent en semblables offenses, elle pria qu'on prêchât ces merveilles de la justice de Dieu et de la miséricorde de la Sainte Vierge en son endroit ». (1)

1. — *Vie Manuscrite*, chapitre XII.

CHAPITRE XVIII

Le Testament

Tandis que le P. Maunoir, dans les premiers mois de 1674, évangélisait Morlaix et Carhaix, puis Landévennec et Telgruc, M. de Trémaria, dans sa solitude de Kerduel, ne restait pas inactif. Malgré ses douleurs continuelles, il entretenait avec l'Évêque de Léon une longue correspondance au sujet des missions qu'il se proposait de faire donner dans son évêché. Il était question surtout de celles de Saint-Thégonnec et de Landerneau. Aux difficultés de temps opposées par l'évêque, M. de Trémaria répondit le 25 avril 1674 : « Selon toute apparence vous différerez la mission de Landerneau à un autre temps qu'à celui où vous l'aviez assignée, vous regarderez si à défaut de Landerneau

vous voulez que l'on fasse la mission de Saint-Thégonnec. Et de ce pas il faudrait, s'il vous plait, que vous prissiez la peine d'écrire un mot au P. Maunoir, pour le prier de commencer en



Manoir de Kerduel, en Pleumeur-Bodou

ce lieu-là, le dimanche de la Trinité, la mission qu'on avait proposé de faire à Landerneau, et lui envoyer tout directement ce même exprès à qui j'ai donné de l'argent pour faire tout le voyage, s'il en est besoin. » (1)

Puis quelques jours plus tard : « Monsei-

1. — Archivesdu Finistère.

gneur...j'ai reçu votre dernière du 10 courant, par laquelle vous marquez juger à propos que l'on diffère notre mission de Landerneau jusqu'à l'hiver prochain. C'est aussi bien mon avis, de même pour Saint-Thégonnec. Il semble que, comme tout votre diocèse sera par tout l'été en marche ou en alarmes, il vaut mieux différer cette mission, aussi bien que celle de Landerneau, à un autre temps plus favorable pour la conversion des âmes. » (1)

C'était le moment, en effet, où la Bretagne menacée, disait-on, d'une descente des Hollandais sur les côtes de Brest, était sillonnée dans tous les sens par les troupes royales. Elle était livrée à des alertes perpétuelles et se trouvait réduite à une extrême misère qui, dans certains cantons, alla presque jusqu'à la famine. Une grande prudence était donc d'autant plus nécessaire que déjà pour d'autres motifs des idées de soulèvement hantaient tous les esprits. Pour avoir été longtemps refoulées, elles n'éclateront bientôt qu'avec plus de violence : Ce sera, en 1675, la Révolte du Papier timbré que M. de Trémaria n'aura pas la douleur de voir.

1. — Archives du Finistère.

Car la mort arrivait à grands pas, mais tranquille au milieu de ses souffrances, il ne faisait entendre aucune plainte et ne voulait pas qu'on le plaignît. Il rappela le P. Maunoir à Kerduel.



Landerneau. — Vieilles Maisons

Ses premières questions furent pour lui demander des nouvelles des missions, de celle de Car-

haix surtout. Le Père n'y était sans doute resté que trop peu de temps, ou n'avait emmené avec lui qu'un nombre insuffisant de missionnaires. Le malade jugea que la ville de Carhaix avait besoin d'un plus grand secours, et pria le Vénérable d'y retourner au plus tôt. Ce qui regardait la future mission de Landerneau fut aussi réglé entre eux et il pourvut par avance à toutes les dépenses. Un dernier désir lui tenait au cœur : il souhaitait pour Pleumeur-Bodou une mission immédiate. Les missions avaient été l'âme de sa vie et il voulait mourir pendant une mission. Pendant que les missionnaires travailleraient à l'église, lui, à Kerduel, offrirait en holocauste ses souffrances et son dernier souffle pour l'œuvre de Dieu.

Son désir fut exaucé. Le P. Maunoir ouvrit la mission de Pleumeur-Bodou le 22 mai 1674, dimanche de la Trinité.

Un pressentiment avertissait M. de Trémaria qu'il n'en verrait pas la fin. Aussi le 2 juin fit-il son testament :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Je, Nicolas de Saludem, soussignant, confesse et déclare vouloir mourir en la profes-

sion de la foi catholique, apostolique et romaine qui est la croyance en laquelle j'ai toujours vécu, protestant que s'il fallait mourir et donner de mon sang pour signer et confirmer tous les articles de notre religion, je le donnerais très volontiers. Et, par suggestion du diable, s'il m'arrive de faire ou penser quelque chose au contraire, je le désavoue et renonce de tout mon cœur.

« Et comme je suis infiniment reliquataire à la divine bonté et miséricorde de mon Dieu de ces grâces lesquelles je ne puis reconnaître non plus que satisfaire à sa divine Majesté, pour tant de pensées et de crimes que j'ai commis en ma vie, j'ose prendre la liberté de supplier humblement mon bon Jésus crucifié de remercier son Père et de satisfaire pour moi par les mérites de son précieux sang où je constitue toutes mes espérances de salut.

« Je déclare accepter la mort de tout mon cœur, à l'heure, au moment, au lieu et en la manière qu'il plaira à Dieu me l'envoyer; sacrifiant, immolant et holocaustant dès maintenant tout mon être corporel et spirituel, temporel et éternel, à sa très sainte et suradorable volonté,

afin qu'il en dispose souverainement selon tous les desseins éternels qu'il a sur moi.

« J'accepte de tout mon cœur, toutes les douleurs, croix, tribulations et afflictions que le bon Dieu permettra m'arriver avant ma mort, suppliant humblement Jésus-Christ crucifié par un effet de sa miséricorde infinie de me communiquer une participation de son esprit et de son amour pour les croix et souffrance, afin que, revêtu de son divin esprit, je les aime, je les honore, je les représente et les puis porter avec patience constante et persévérance jusqu'à la mort.

« Je supplie humblement la très Sainte Vierge, mère de Dieu, de me vouloir assister de l'honneur de sa sainte protection et des saintes intercessions à l'heure de ma mort et au redoutable jugement, et de m'obtenir de recevoir tous les sacrements à ma mort, en bon état. »

Puis, après avoir décidé qu'immédiatement après sa mort 500 livres seront employées pour faire dire des messes « pour le repos de sa pauvre âme » et que 50 livres seront distribuées aux pauvres le jour de son enterrement, il règle cet enterrement : son corps sera enterré dans

l'église de Sainte-Anne de Kerenpont, faubourg de Lannion, dans la chapelle que les religieuses hospitalières ont fait bâtir récemment et qu'elles ont dédiée à Jésus-Crucifié. Il veut que son tombeau soit placé au plus bas de la chapelle ou dans la muraille, et il défend expressément que les jours de l'enterrement, du service d'octave et du service anniversaire, il soit fait d'autres cérémonies que celles qu'il est coutume de célébrer pour les plus pauvres.

Il fait quelques fondations : Dans cette chapelle où il sera enterré, les religieuses entretiendront une lampe allumée jour et nuit, à perpétuité, devant l'image de Jésus-Crucifié. Il leur laisse pour ce faire une rente annuelle de 30 livres. L'on y dira également trois messes par semaine pour le repos de son âme : l'une en l'honneur de Jésus-Crucifié, la seconde en l'honneur de la Sainte Vierge, la troisième en l'honneur de Sainte Anne. Une rente annuelle de 60 livres est affectée pour l'exécution de cette fondation. De plus « afin qu'il plaise à Dieu lui faire miséricorde » une messe sera chantée tous les jours pendant un an dans la même chapelle. Une somme de 150 livres est prévue à cette intention.

Il n'oublie pas les pauvres de sa paroisse natale ni ceux des environs : « Je supplie M. de Kérisac et ma fille de vouloir remettre à mes vassaux de Kerazan et de Trémaria, lesquels seront pauvres, ce qu'ils me devront de ferme à l'heure de ma mort ; comme aussi de distribuer aux pauvres des paroisses de Cléden et de Plogoff quelque blé ou argent afin qu'ils prient bien pour le repos de ma pauvre âme. »

Il recommande à son gendre et à sa fille de continuer à assister, après sa mort, les personnes qu'il avait lui-même l'habitude de soulager plus particulièrement.

Puis son esprit revient aux missions et aux âmes à sauver : « Pareille supplication de faire à Cléden dans deux ou trois ans d'ici (une mission) ; d'avoir soin, autant qu'il sera à eux possible, d'avoir de bons prêtres dans ladite paroisse et que l'oraison cordiale et intérieure de recueillement en Jésus-Christ crucifié y soit enseignée, soit par les prêtres de la paroisse, soit par les prédicateurs de Carême. »

« Je supplie M. et Madame de Kérisac de faire faire sur lesdites terres des missions de

six ans, ou au plus tard de huit ans en huit ans; d'avoir grand soin de leurs domestiques et n'en point souffrir chez eux de vicieux pour quelque raison que ce soit; d'être fort doux et charitables en leur endroit, comme aussi envers les pauvres membres de Jésus-Christ crucifié, en la personne de tous lesquels ils regarderont par la foi la personne sacrée de Jésus-Christ; dans cette vue les respecteront, traiteront avec eux par douceur et subviendront à leurs nécessités, et surtout aux pauvres de leur paroisse et de Servel, et aux véritables pauvres, congédiant les autres pour ne pas donner le pain des enfants légitimes aux chiens, et entretenir dans l'oisiveté plusieurs personnes, ce qui déplairait à Dieu. »

Enfin, M. de Trémaria met ordre à ses affaires temporelles, laisse de l'argent pour continuer l'œuvre des missions et signe ce testament le 2 juin 1674.

CHAPITRE XXI

La Mort

A partir de ce moment, le vénérable malade ne fut plus qu'à Dieu seul. Il ferma l'entrée de sa chambre à tous les séculiers, se disant mort au monde et répétant : *Regnum meum non est de hoc mundo.* Seuls le P. Maunoir et les missionnaires avait accès auprès de lui : « Parlez-moi de Dieu et de son œuvre », leur disait-il.

La poitrine lui faisait mal, mais la tête demeurait libre, et le temps s'écoulait pour lui en colloques intimes avec Jésus-Crucifié. Il en baisait souvent l'image qu'il tenait entre ses mains ou sur son cœur. Sa patience fut héroïque. Pendant toute sa maladie on ne l'entendit jamais se plaindre le moindrement. Et quand on lui parlait de ses souffrances, il répondait Parlons d'autre chose ! »

Tout mourant qu'il était, il réussissait à force d'énergie à se traîner jusqu'à l'autel. Il ne



Tréguier

cessa de célébrer la messe que deux jours avant de recevoir les derniers sacrements. Le 9 juin, il fit sa confession générale au P. Maunoir. Le

lendemain, il reçut la visite de l'évêque de Tréguier venu tout exprès l'encourager au moment du dernier passage. M. de Trémaria en recevant sa bénédiction le pria de continuer sa bienveillance aux missions et aux missionnaires. Et en s'en allant, Mgr Grangier répétait son grand regret de voir son diocèse prêt d'être privé d'un si vaillant ouvrier.

Le malade réclama lui-même le saint Viatique qu'il reçut des mains du P. Maunoir. C'est sous la conduite du Vénérable qu'il avait quitté le monde, et c'est en sa présence encore qu'il voulait entrer dans l'éternité. Il reçut la communion à genoux, entouré de tous les missionnaires et du recteur de Pleumeur-Bodou, édifiant chacun par la vivacité de sa foi et de son humilité. Avant de recevoir l'extrême-onction, il prit le cierge bénit, fit amende honorable à la justice divine et demanda pardon à tout le monde du scandale qu'il croyait avoir donné. En renouvelant sa profession de foi, il déclara que pour en défendre chaque article il eût volontiers donné tout son sang. Enfin, après avoir remercié Dieu de l'avoir retiré de l'amour du monde pour l'appeler à l'état ecclésiastique et

aux missions et avoir fait plusieurs actes d'espérance et de charité, il reçut avec piété le sacrement de l'extrême-onction et répondit lui-même à toutes les prières.

Il vécut encore onze jours. Il les passa dans une paix qui semblait le prélude des joies du Paradis : l'œuvre des missions était prospère, les évêques l'aimaient et la protégeaient ; en France comme en Bretagne de nombreux prêtres lui consacraient leurs forces et leur vie ; le règne du Christ s'étendait au détriment de Lucifer ; auprès de telles joies qu'importaient ses douleurs lancinantes ?

Pour calmer la souffrance physique et pour l'aimer, n'avait-il pas auprès de lui le P. Maunoir ? De temps en temps celui-ci lisait une page de la Passion de Notre- Seigneur ou bien récitait à ses côtés les psaumes de la pénitence. Parfois encore le Vénérable lui chantait « des cantiques armoriques » sur les cinq plaies et la croix du Sauveur ou sur la maternité de la Sainte Vierge. M. de Trémaria en témoignait une grande joie et désirait qu'il les lui chantât souvent. Quand on lui citait des versets de la Sainte-Écriture comme : *Vado ad Patrem; Cupio dissolvi*

et esse cum Christo; lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, il était comme hors de lui et faisait effort pour se lever et s'élancer vers son Dieu. A chaque bonne parole il répondait : « Vous me faites bien de la joie au cœur. » Il répétait souvent : « Mon Dieu que vous êtes bon ! » Les dernières paroles de Jésus sur la croix étaient devenues sa prière quotidienne. Un jour qu'on lui rappelait la parole du Sauveur à Saint Jean : « *Ecce mater tua* » et cette autre de l'hymne de la Vierge : « *Monstra te esse matrem* », il tressaillit de joie et on le vit « faire un ris tout divin. » La vision béatifique commençait déjà pour cette âme ardente.

Sa fille et son gendre, les yeux pleins de larmes, sollicitèrent de lui une dernière bénédiction : « Que Jésus-Crucifié, leur répondit-il, vous accorde la sienne ! »

Enfin, le 23 Juin, après avoir communié le matin et passé la journée entière en union avec Dieu, assisté jusqu'à la fin par le P. Maunoir, M. de Trémaria expira vers le soir, au moment où allait s'ouvrir la Saint-Jean-Baptiste. Il y avait dix-huit ans, jour pour jour, qu'il avait commencé ses missions au pardon de Saint-Tu-

jen, et il mourait le jour même où s'achevait la mission de Pleumeur-Bodou, qu'il avait tant désirée.

Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un concours immense de peuple. Le P. Maunoir y prononça l'oraison funèbre : « La perte d'un si grand missionnaire, s'était-il écrié, est une perte irréparable, oui irréparable, à moins que Dieu ne nous vienne pour combler ce vide immense et j'ai confiance en lui. Il m'a donné M. de Trémaria pour remplacer le P. Bernard qui nous fut si utile au début de notre carrière ; et il nous donnera encore, je l'espère, un prêtre selon son cœur pour continuer l'œuvre de ce zélé missionnaire. Qui sera-ce ? je n'en sais rien. Pourquoi ne le trouverions-nous pas comme M. de Trémaria, tout auprès de nous ? » Paroles prophétiques qui devaient se réaliser bientôt.

Le cœur de M. de Trémaria fut réservé à l'église de Pleumeur-Bodou. Quand on ouvrit son corps, on trouva tous les organes sains à l'exception des poumons dont l'un était desséché et l'autre gâté d'un gros abcès. « La contention qu'il avait apportée à prêcher et confesser l'espace de 18 ans, nous dit le P. Maunoir, causa

ce mal du poumon et enfin sa mort. On peut dire en certaine façon qu'il est mort martyr de sa charité, puisqu'en prêchant et confessant pour gagner des âmes à Dieu, il contracta sa maladie et la mort. »

Son corps, selon son désir, fut porté à Lannion où, le 28 juin, on l'inhuma dans la chapelle de l'hôpital Sainte-Anne, devant l'autel de Jésus-crucifié. Avant son inhumation, la foule qui était faite des témoins oculaires de ses vertus, faisait toucher des chapelets à son corps.

« Cette mort de M. de Trémaria, si consolante qu'elle eût été, jeta dans le deuil la Bretagne tout entière. La noblesse et le clergé le regrettèrent comme l'une de leurs gloires les plus pures ; le peuple et les pauvres pleuraient en lui un père, les missionnaires un exemple et un appui, les âmes religieuses un habile directeur. Il n'y eut pas une seule classe de la société qui ne se trouvât atteinte par la perte d'un tel homme. Mort à lui-même, il ne vivait en effet que pour les autres et semait les bienfaits à pleines mains» (1).

---

1. — P. Séjourné, *op. cit*, II, p. 169.

Le P. Maunoir nous assure que M. de Trémaria apparut plusieurs fois après sa mort. Une de ses dirigées qui était en même temps l'amie de sa sœur, Mlle de Kerazan, fut réveillée vers onze heures du soir, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, par une voix qui lui dit : « Levez-vous et priez pour M. de Trémaria qui s'en va de ce monde ». Elle fit le signe de la croix et se leva, troublée et craignant d'être l'objet d'une illusion : « Glorieux Saint Michel, dit-elle, je ne sais de quelle part vient cette voix. Mais présentez à la Sainte Vierge les litanies que je vais réciter à l'intention qu'il plaît à Dieu ». Au moment où elle arrivait aux mots *Rosa mystica*, elle fut portée en esprit auprès du lit où agonisait M. de Trémaria, et elle vit auprès de lui une dame d'une incomparable beauté qui tenait un crucifix voilé de blanc et en découvrait peu à peu la tête, puis chaque membre, montrant chaque plaie du Sauveur à son cher serviteur pour l'encourager dans ce dernier combat. Bientôt la dame pitoyable prit entre ses bras son bien-aimé qu'elle présenta à son fils Jésus-Christ en disant : « Voici, mon Fils, votre serviteur qui a publié votre nom et prêché votre

Passion. Ayez pitié de lui » ! La voyante vit alors Notre-Seigneur avec ses plaies éclatantes. Elle vit aussi la Sainte Vierge et son Fils présenter au Père éternel l'âme du défunt. Puis tout disparut. Elle se sentit le reste de la nuit en grande peine d'esprit, de peur de s'être trompée. De bon matin, le lendemain, elle se rendit à l'église de Servel. Elle y rencontra le recteur qui lui dit : « Priez Dieu pour l'âme de M. Trémaria qui est mort la nuit passée ». Elle se disposa à entendre la messe et à communier pour le défunt. Au moment de la communion, M. de Trémaria se présenta à elle, couronné et d'une ravissante beauté. Elle le vit déposer sa couronne, prendre un encensoir d'or et encenser par trois fois le très adorable Sacrement de l'autel. Puis il prit une clef dorée, ouvrit et montra à sa dirigée un lieu rempli de clarté et de joie indicible, en disant : « Voilà le lieu où je demeure ». Il lui parla des plaies du Sauveur et des douleurs qu'il avait endurées en chacun de ses membres et lui prescrivit de penser après les souffrances du Christ aux sept douleurs de la Mère dont le cœur est transpercé jour et nuit à la vue des souffrances de son Fils et des péchés des hom-

mes, et d'avoir une dévotion particulière à la maternité de la Sainte Vierge.

Une autre personne d'une vertu éminente, à l'heure où M. de Trémaria était en agonie, fut portée en esprit auprès de lui, et elle entendit la voix du P. Maunoir qui disait : « Douce Vierge, ayez pitié de votre serviteur. O mon Jésus, je vous présente l'âme de votre pauvre serviteur. » Elle entendit encore :

Maria Mater gratiæ
Mater misericordiæ
Tu nos ab hoste protege
Et hora mortis suscipe.

En même temps, elle vit un grand nombre d'anges et de saints qui chantaient d'une voix admirablement mélodieuse le *Salve Regina.* Aux mots *advocata nostra,* ils descendirent tous sur la terre. Notre-Dame qui resplendissait de lumière et Saint Jean-Baptiste se penchèrent sur M. de Trémaria et l'enlevèrent jusqu'aux nues. Et Saint Jean disait : « J'ai, quoiqu'indigne, lavé mon Sauveur dans les eaux du Jourdain. J'ai aussi lavé l'âme de M. de Trémaria dans les eaux de la pénitence. »

Toute sa vie, même pendant sa vie mondai-

ne quand il était éloigné de Dieu, M. de Trémaria avait eu une tendre et constante dévotion pour la Sainte Vierge, mère de Dieu. Rappelons aussi que « le jour de Saint-Jean-Baptiste il commença à confesser en mission, et que le jour de ce Saint il mourut et que Dieu lui donna l'entrée dans le séjour de la gloire au même jour qu'il commença à faire entrer les pécheurs au royaume de la grâce. »

Quinze jours après sa mort et de nouveau le 21 juillet, il apparut à une personne qu'il dirigeait : il lui répéta les mêmes instructions qu'il lui avait données de son vivant et la consola dans sa détresse et ses peines.

Le 26 juillet, fête de Sainte Anne, vers les cinq heures du matin, il visita une personne qui depuis l'âge de sept ans était malade et tourmentée par le démon. « Comme il avait pris le soin de cette personne par ordre de la Sainte Vierge pendant sa vie, il voulut exercer par ordre du Ciel sa charité envers elle après sa mort. » A l'apparition de ce prêtre éclatant d'une lumière extraordinaire, elle eut peur. Il dissipa sa crainte et l'exhorta à la fidélité envers Dieu, à la patience, à l'humilité et à l'obéis-

sance envers son nouveau directeur, en lui en indiquant les moyens. « Moi-même, dit-il, j'aurais été damné à tout jamais pour les crimes de ma vie passée, n'eussent été trois clefs : la dévotion que j'ai eue toute ma vie envers la Vierge, la mission que j'ai aimée et embrassée les dix-huit dernières années de ma vie, et la patience avec laquelle j'ai supporté les souffrances depuis le début de ma mission jusqu'à ma mort. A cause de ces trois clefs, Dieu m'a donné la grâce d'entrer au Paradis sans passer par le Purgatoire. »

Il chargea sa dirigée d'avertir le P. Maunoir de certains points importants. Mais elle se récusa en déclarant que ce Père ne voudrait peut-être pas la croire. M. de Trémaria répartit : « N'ayez crainte. Je sonnerai par trois fois une petite clochette à la porte de sa chambre, et personne ne l'entendra que lui. »

A la même heure, le P. Maunoir était en prière dans sa chambre, quand il entendit par trois fois une clochette à sa porte. C'est lui-même qui le dit. Mlle de Kerazan qui continuait après la mort de son frère à travailler aux missions, était éveillée dans sa chambre toute

proche, plusieurs autres de la maison l'étaient aussi : personne d'autre que le Père n'entendit la clochette. « C'est lui qui donne déposition de cette vérité et de l'enquête qu'il fit à ce sujet. » (1)

Le P. Maunoir avait promis à M. de Trémaria mourant de reprendre la mission de Carhaix. Elle se fit en Septembre 1674 et vingt-cinq missionnaires y travaillèrent pendant un mois. M. de Trémaria qui avait tant insisté pour que cette mission commençât le plus tôt possible après sa mort, voulut contribuer encore à son succès. Il apparut en divers lieux à plusieurs misérables pécheurs qu'il pressait de changer de vie et de venir faire des confessions générales à la grande mission de Carhaix. On le voyait revêtu du surplis et de l'étole, et son visage plein de douceur et de majesté disait, à n'en pas douter, que Dieu l'avait couronné dans la gloire !

***

Au lendemain de la Révolution française, en 1807, la dernière héritière du nom de

1. — *Vie Manuscrite de M. de Trémaria.*

Kérisac, la comtesse de Loz, fit exhumer les ossements de M. de Trémaria de la chapelle de l'hôpital de Lannion. On les transporta près de Kerduel, dans la chapelle de Saint-Antoine, où ils attendent aujourd'hui l'heure de la résurrection.

CHAPITRE XX

M. Hingant de Kérisac

Dans son éloge funèbre de M. de Trémaria, le P. Maunoir suppliait le Ciel de lui envoyer un collaborateur à la place du disparu. Et sa parole, inspirée et prophétique aurait-on dit, semblait déjà désigner ce futur apôtre.

Pourtant à cette heure, rien ne laissait prévoir ce qui devait arriver. M. de Kérisac et Corentine de Saludem, tout jeunes l'un et l'autre, formaient un couple idéal. Lui gentilhomme accompli, d'un caractère aussi aimable que son esprit était séduisant, faisait les délices de tous ceux qui l'approchaient. Elle, ne le cédait en rien à son mari, en noblesse et en distinction. Comme lui, elle était la charité même, et ses qualités de cœur et d'esprit égalaient sa beauté.

Rien ne manquait, ce semble, au bonheur du vieux manoir.

Mais un an ne s'était pas écoulé depuis la mort de son vénérable père, que Madame de Kérisac mourut elle-même subitement le 21 mars 1675. Elle avait 29 ans.

Quand il se releva, tout meurtri de ce coup terrible, M. de Kérisac, au lieu de se laisser aller au désespoir, regarda vers le Ciel. Devant son bonheur détruit, il comprit combien les amours de la terre sont fragiles et éphémères, et comme M. de Trémaria, son beau-père, il sentit que Dieu seul était capable de remplir un cœur qui n'était fait que pour lui. Dès lors, pour lui, une nouvelle vie allait commencer.

Le P. Maunoir qui avait été son consolateur dans la douloureuse épreuve, devint le guide de sa vocation. Quelque temps après, il pourra écrire de lui : « Cet homme de bien est un trésor caché. Il entend en perfection l'affaire sacrée, et je suis bien trompé s'il n'est devant un an et demi missionnaire. » Sur la fin de 1675, Mgr Grangier ouvrait en effet les portes de son grand séminaire à M. de Kérisac. Le nouveau clerc ne tarda pas à y recevoir les ordres sacrés. M. de Trémaria était remplacé.

Aussitôt prêtre, le nouveau missionnaire reprit le sillon laissé inachevé par la mort de son beau-père, et, comme lui, il devint l'apôtre ardent, le collaborateur infatigable qu'avait rêvé le P. Maunoir, Dès ses premières missions, sa parole persuasive faite de grâce et de modestie, entrait profondément dans les cœurs. L'exemple de sa vie étonnait et subjuguait. Avoir pour soi tout ce qu'on peut envier ici-bas : une origine illustre, une fortune considérable — M. de Kerisac possédait plus de 20.000 livres de rente — une intelligence brillante, toutes les qualités qui plaisent au monde, et sacrifier les avantages de la terre pour se dévouer aux petits et aux pauvres, quelle folie ! Mais bientôt la surprise faisait place à l'admiration. En le voyant si heureux d'apprendre aux âmes à connaître, aimer et servir Notre-Seigneur, on se disait : « On peut donc trouver le bonheur en dehors des biens et des plaisirs de ce monde, puisqu'ils n'ont pu satisfaire ce gentilhomme ? » Son sacrifice amenait la réflexion, et la réflexion le repentir.

Comme M. de Trémaria, il donna sa fortune à l'œuvre des missions et il se donna lui-même.

Mais la rude vie de missionnaire épuisait rapidement les santés les plus fortes, surtout lorsqu'on n'était pas endurci de bonne heure au travail. Et M. de Kérisac ne fut guère qu'une étoile filante dans le ciel missionnaire. En peu de temps, il parcourut la plupart des diocèses de Bretagne. Il commence à Brest, continue à Quimper, à Saint-Brieuc, va jusqu'à l'évêché de Dol, revient à celui de Saint-Brieuc, sillonne le pays de Vannes, le Léon, le Tréguier. En décembre 1678, Dieu l'arrête au milieu de sa course triomphale. A Pontrieux il a dépassé les limites de ses forces. Un jour quand il descendit de chaire, il était épuisé. On le porta sur son lit. Une fluxion de poitrine se déclara. En vain quelques alternatives de mieux firent-elles espérer une prompte guérison. —

Le P. Maunoir savait que le malade ne se relèverait pas : l'âme consumait le fourreau.

Il mourut le 14 janvier 1679. « Il avait fourni en peu de temps une longue carrière. La mesure de ses mérites était pleine, et la Bretagne, embaumée du souvenir de ses vertus, n'avait plus qu'à le pleurer.

« Elle le regretta plus encore qu'elle n'avait

regretté M. de Trémaria, soit que sa vertu fût plus douce et plus aimable, soit qu'avec lui se perdissent sans retour les plus légitimes espérances, soit encore parce que la perte d'un si généreux protecteur rendait l'avenir des missions plus incertain ». (1)

Le corps de M. Kérisac fut enterré dans l'église des Ursulines de Lannion qu'il avait fait bâtir. Aujourd'hui ses reliques, mêlées à celles de M. de Trémaria, reposent dans la petite chapelle de Saint-Antoine, en la paroisse de Pleumeur-Bodou, qui garde ainsi tout à la fois les précieux restes du beau-père et du gendre, deux des plus nobles personnages et deux des plus grands hommes de bien qu'eût produits la Bretagne.

Le P. Maunoir a écrit la vie de M. de Trémaria, comme il a écrit la vie des autres héros des Missions Bretonnes, pour que tous fussent canonisés un jour. (2)

C'est par ce vœu que se termine ce petit livre.

---

1. — P. SÉJOURNÉ. *Histoire de Julien Maunoir*, II, p. 201-202.

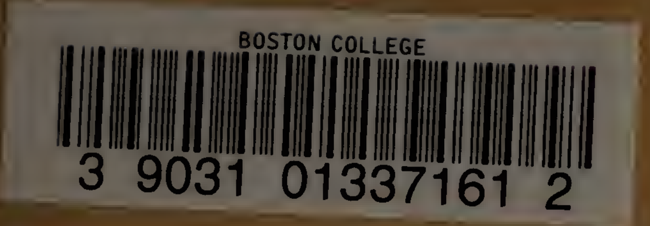
2. — Abbé BRÉMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, V, p. 111.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE
de
l'Orphelinat
SAINT-MICHEL
en Priziac
par Langonnet
(Morbihan)

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.


BOSTON COLLEGE
3 9031 01337161 2